

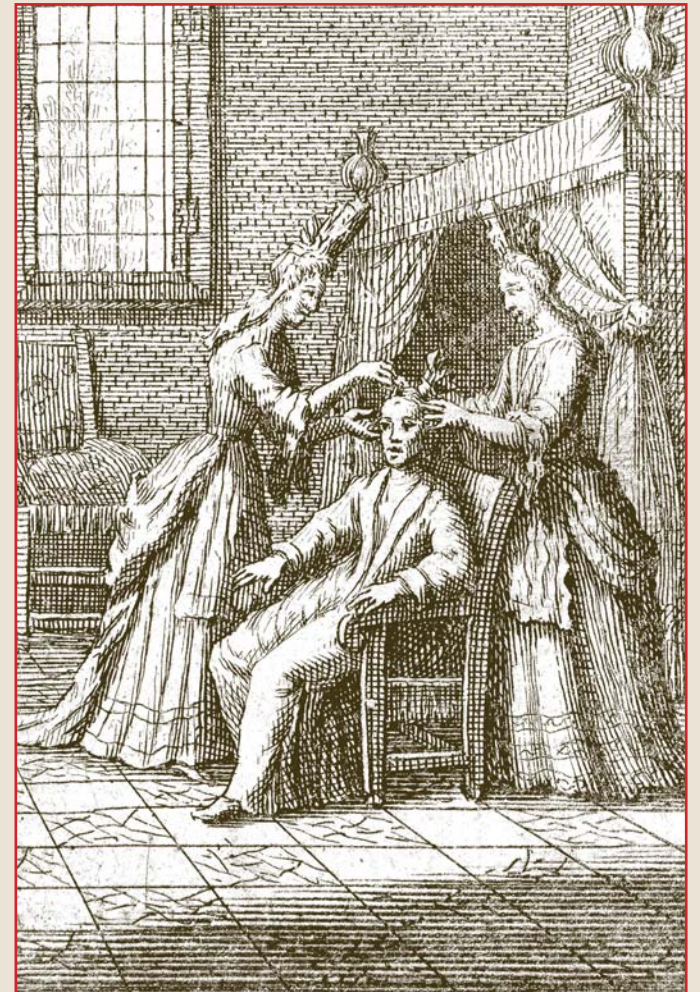
CONTES & FABLES

d'Eustache LE NOBLE

avec le sens moral

Ouvrage
enrichi de gravures
et divisé en deux volumes

TOME SECOND



Recomposé, légèrement adapté au français moderne et remis en page en FÉVRIER 2016 par et pour :
www.eglise-romane-tohogne.be

© TOUS DROITS STRICTEMENT RÉSERVÉS

CONTES & FABLES

d'**Eustache LE NOBLE** avec le sens moral

Ouvrage enrichi de gravures et divisé en deux volumes

TOME SECOND *contenant 50 contes et fables*



AMSTERDAM (chez George Gallet) — PARIS (chez Michel Brunet) — MDCXCIX (1699)





FABLE LI



DE LA MOUCHE ET DE LA MARMITE



L'Intempérance



Dum saturare famem cupit improba Musca, vorantem
Olla vorat ; nimium tu fuge, tutus eris.



*Dans la passion qui le guide,
L'homme par la raison devrait se modérer ;
Quand de boire on est trop avide,
On se suffoque au lieu de se désaltérer.
Lycas qui voyant Isabelle
Ne voulait avec cette belle,
Me disait-il, que badiner,
S'est si bien enfermé dans sa chaîne cruelle,
Qu'il ne peut se désenchaîner.
S'il avait consulté devant son esclavage*

*La mouche qui se noie au pot ;
Sur l'exemple fatal de l'insecte idiot,
Peut-être eût-il été plus sage.
Vous dérégles buveurs, vous aveugles amants,
Toujours dans l'excès de la bouche
Ou dans vos chauds emportements,
Corrigez-vous sur cette mouche.*

Quel plaisir quand on voit bouillir sur ses charbons
Une marmite à panse pleine !
Que son gazouillement fait d'agréables sons !
Qu'il en sort une douce haleine,
Et que sa vapeur donne à l'appétit content
Un aimable avant-goût du dîner qu'il attend !
Mais sans allonger la préface,
Je vous dirai qu'en certain lieu
Un maître cuisinier à rubiconde face
Dans son pot avait mis au feu
Jeune bœuf, bon mouton, poularde tendre et grasse
Enfin ce qui peut faire un excellent brouet,
Et que du sein du pot une écume ondoyante
Dont le feu faisait son jouet
Embaumait l'air voisin d'une odeur succulente.
La mouche à bien manger met ses plus doux ébats,
Grande coureuse de repas
Jusqu'aux tables des rois on la voit de sa trompe
Carabiner de plats en plats,
Et se nourrir de sucs que la gourmande y pompe.
Une de ce calibre en bourdonnant volait
Dans le vague de la cuisine
Et sentit en passant la vapeur douce et fine
Que cette marmite exhalait.
Dire de quelle ardeur gloutonne
Son appétit fut excité,
C'est vouloir à vos yeux peindre l'avidité
Dont un procureur gobe un écu que lui donne
Un plaideur à cerveau gâté.
Le doux appât de la fumée
Près du pot qu'elle voit bouillir
Attire la mouche affamée
Qui de ce jus veut se remplir.
En vain Dame Prudence à la vive prunelle
Lui dit qu'une chute mortelle

Dans cette ardente mer pourra l'ensevelir,
Contre un si sage avis, l'indiscrète s'obstine,
Et ferme en son dessein, elle se détermine
A l'accomplir.

Quand femelle à petit génie
S'est mis en tête une manie,
On ne peut l'en désentêter.

Allez, dit cette mouche, allez Dame Prudence,
Vous me la donnez bonne, il faut remplir ma panse ;
Ce jus me paraît bon, et je veux en tâter.

La Prudence à ces mots la quitte,
Et la livre aux transports de l'aveugle appétit
Qui la conduit.

L'insecte vole à la marmite,
Fait quelques caracoles au-dessus du brouet.
Insensée où vas-tu ? Fuis ta mort, elle est prête,

Tu peux encor sauver ta tête
Fuis donc, te dis-je, ou c'en est fait ;
Mais la bête en vain avertie

Se lance imprudemment dans les flots du bouillon,
Et soudain se voit engloutie
De l'écume qui forme un brûlant tourbillon.



MORALE

Les hommes aveugles dans leurs passions et
poussés par leurs cupidités, se jettent dans des
précipices dont ils ne peuvent plus se tirer, et les
plaisirs auxquels on s'abandonne avec excès de-
viennent non seulement de véritables peines,
mais un abîme où le cœur dérégulé s'engloutit.

FABLE LII



DU RENARD ET DU LÉOPARD



La Prudence



Stat, quia nulla videt retro vestigia Vulpes.
Felix quem cautum sors aliena facit.



*Sur l'exemple d'autrui l'on doit se faire sage,
Et tirer son profit du malheur étranger
Bien fou qui connaît le danger
Et qui dans le danger s'engage.
Crispin sait que quiconque aborde chez Suzon
Risque du moins autant sa santé que sa bourse,
Cependant comme un sot poisson
Il va s'y prendre à l'hameçon,
Et perd bourse et santé sans aucune ressource.
Le palais de tout temps fut un gouffre sans fond*

*Chaque pas du plaideur le mène au précipice,
Tous disent qu'on est fat d'engraisser la Justice
Et tous comme des sots le font.
Oh ! que le fin renard sut bien mieux se conduire
En certain incident que je vais vous conter.
Ecoutez ce qu'il fit, il pourra vous instruire
Si vous voulez en profiter.*

Un léopard outré de rage
De se voir réduit aux abois,
Cherchait à se venger sur son peuple sauvage
Du succès malheureux de ses guerriers exploits.
Il s'était enfermé dans sa caverne sombre
Où des sots animaux dont il fut visité
Il recevait civilité.
Ces complimenteurs en grand nombre
Venaient les uns au trot, d'autres au petit pas
Et de l'imprudente cohue
A bras ouverts chez lui reçue
Le glouton léopard faisait de bons repas.
Mais le renard qui se gouverne
D'un esprit plus rusé que les autres ne sont,
Attachant l'œil sur la caverne
A le voir ne fut point si prompt.
Il considère, il examine,
D'une prudence exacte et fine
Et les pinces des cerfs et les pas des taureaux,
Et de tout ce qu'il voit il conclut dans sa tête
Qu'il serait une franche bête
Si comme tous les animaux
Il allait se faire de fête.

Il s'en retourne donc et se tient à l'écart
Dans un endroit paisible, éloigné du tumulte,
Où des griffes du léopard
Il ne redoutait point l'insulte.
Mais bientôt le tyran s'en étant aperçu,
Par un singe envoyé tout exprès le conjure
De venir le trouver, et par lettres l'assure
Foi d'animal d'honneur qu'il sera bien reçu ;
Que de ne le point voir il se fait un martyr,
Qu'un ami si parfait n'a pas dû l'oublier,
Et qu'en secret il a cent choses à lui dire,
Qu'à d'autres qu'à lui seul il ne peut confier.

Au compliment adroit du sire
Savez-vous ce que de sa part
Au singe messenger répondit le renard,
Dans l'état il n'est point de bête plus acquise,
D'esprit plus dévoué, ni d'âme plus soumise,
Dit-il, que je le suis, au seigneur léopard.
Dites-lui que dans ma retraite
De tout mon cœur je lui souhaite
Avec la fin de ses ennuis,
Et santé vigoureuse, et victoire parfaite,
Mais que pour l'aller voir c'est ce que je ne puis.
Devant sa porte l'on rencontre
Mille pas d'animaux dans sa caverne entrés ;
Mais au diable si l'on m'en montre
Un unique de ceux qui s'en sont retirés.
Avec ces mots il congédie
En politique adroit le postillon Magot,
Et ne fut point un acteur sot
D'une fatale tragédie.



MORALE

Il faut, comme le renard de cette fable, se faire sage sur l'exemple des malheurs qui arrivent aux autres. Regardez les mains de tous les suppôts de la Justice, voyez celles de toutes les coquettes ; ce sont autant de cavernes de léopards où tout entre et d'où jamais rien ne sort. Malheur à qui voit les ruines de ceux qui s'y abîment et qui n'a pas la prudence d'éviter un écueil connu.

CONTE LIII



DU BÛCHERON ET DE LA FORÊT



Prêter des Armes contre soi-même



Instruit insipiens qua Cæsa est Silva securim,
Sic in se fatuus tela nefanda parat.



Quel cuisant déplaisir ! Quelle source de larmes !

*Quand par une sotte bonté
On prête soi-même les armes
Dont on se voit persécuté.*

L'ingrat, traître et malin, tous les jours nous abuse

Et par une subtile ruse

Tire de nous un fer pour nous le mettre au sein.

Heureux qui dans la défiance

Mieux que l'arbre dupé pénètre avec prudence

De ces perfides cœurs l'exécrable dessein.

A long sarrau et courte manche
Certain bûcheron autrefois
Portait en passant dans un bois
Le fer d'une hache sans manche,
Mais en levant les yeux il vit heureusement
Que d'un chêne pendait une fort belle branche.
Pour Dieu, prêtez-la-moi, dit-il fort humblement,
Monsieur Duchesne je vous prie,
C'est si peu de chose pour vous,
Mais croyez que toute ma vie
Le souvenir m'en sera doux.
L'arbre répond d'un coup de tête
A cet honnête compliment,
Et d'une complaisance bête
Fournit l'assortiment
A l'instrument.

A remplir son devoir la cognée ainsi prête,
Que fait le bûcheron ? La prenant à deux bras
Contre le pied du chêne il frappe,
L'entame, le mine, le sape,
Et le renverse enfin à bas.
De sa faute trop tard la forêt s'aperçut,
Mais quand des coups qu'elle reçut
Elle se vit par terre. Ingrat, s'écria-t-elle,
Est-ce là me récompenser ?

Ah ! si je n'avais point armé ta main cruelle,
Cette main n'aurait pas de quoi me renverser.
Ainsi la folle Rome autrefois trop crédule

Elevant trop ses citoyens,
Prêta des armes au grand Jules
Dont il sut forger ses liens.
Tout grand homme à qui République
Par école de politique
Met trop de forces à la main,
Sujet par elle armé d'une puissante épée
S'en rend tôt ou tard souverain
Comme le fit César et comme eût fait Pompée.

MORALE

Souvent par notre imprudence, nous fournissons nous-mêmes des armes à nos ennemis dont ils se servent pour nous opprimer ; et la malice des hommes est si grande et leur ingratitude si commune, qu'il est difficile de ne pas tomber dans cet inconvénient. L'on tourne contre nous nos propres bienfaits et nous procurons à des ingrats des postes dont ils se servent pour nous supplanter.

CONTE LIV



DU BÛCHERON ET DE MERCURE



La Probité récompensée



Quæ sua non fuerit licèt Aurea, ferre Bipennem
Vir probus ipse negat, nec fine merce manet.



Voir sous un même toit habiter pauvreté

Et probité,

N'est pas chose commune ;

Heureux, cent fois heureux, celui

A qui sa mauvaise fortune

Ne fait point convoiter la richesse d'autrui.

L'indigence est une coupelle

Dangereuse pour la vertu,

Et tel prend un chemin tortu

Qui marcherait fort droit sans elle.

On a toujours assez de bien

En quelqu'état qu'on soit quand on a la sagesse,

*Et l'on est riche sans richesse
Sitôt qu'on ne souhaite rien.
Ainsi dans le désir d'une fortune heureuse
Du chemin de l'honneur ne t'écarte jamais ;
L'indigence est bien moins honteuse,
Que de devoir des biens au moindre des forfaits.
Conserve donc ton âme pure,
Même dans la nécessité,
Comme le bûcheron qu'en vain tenta Mercure,
Et dont vous allez voir le conte rapporté.*

Un certain bûcheron, qui pour toute richesse
Avait une cognée et famille à nourrir,
Mère caduque d'ans, femme de peu d'adresse,
Et trois petits marmots toujours prêts à courir ;
Mais actif, vigilant, sobre et bon économe,
Son travail lui donnait de quoi fournir à tout,
Et vivant en repos dans son petit royaume,
Il ménageait si bien qu'il allait jusqu'au bout.

Mieux que le prodigue Timante

Moins riche d'effet que de nom,

Qui de dix mille écus qu'il possède de rente
Fait si mauvais emploi que tous les ans il chante

Te lucis ante terminum.

Tous les matins avant l'aurore

Il quittait et femme et repos,

Et le soleil dormait encore

Qu'on le voyait au bois pliant le dos,

Ou charpenter un arbre, ou lier ses fagots.

Or un jour qu'il voulut au bord d'une rivière

Mettre par terre un orme vieux,

Je ne sais de quelle manière

Il s'y prit, mais soudain d'un coup prodigieux

Qu'il donna de travers, la hache démanchée

Fut dans l'eau se précipiter.

Qui fut bien ébahi, vous n'en pouvez douter ;

Hache n'est pas de l'eau facilement pêchée,

Il a beau regarder, gémir, se lamenter,

Et d'une gaule au fond tâter,

Il n'est plus pour lui de cognée.

Que faire en cas pareil ? Plaindre sa destinée

C'est un petit soulagement.

Enfin pour ressource dernière

A genoux et dévotement

Au pied de l'orme il se met en prière.

Jupiter, disait-il, prends pitié de mes maux ;

Tu sais comme je me gouverne,

Et que je ne vais point au fond d'une taverne
Boire le fruit de mes travaux.

Rends-moi donc, dieu bénin, rends-moi je te conjure,
Ce qui seul me donne du pain.

Il parlait encor, quand soudain

A ses yeux étonnés se présenta Mercure,

Tenant une hache à la main,

Mais une hache que Vulcain

Sur son enclume avait forgée

Du plus fin métal du Pérou.

Tes vœux sont exaucés, et voilà ta cognée,

Dit-il. Le bûcheron, qui n'était sot, ni fou,

Reconnut le métal et dit : A Dieu ne plaise

Que j'usurpe jamais ce qui n'est pas à moi,

Je suis plus scrupuleux que le publicain Blaise

Qui souvent pour les siens prend les deniers du roi.

C'est donc celle-ci, dit Mercure,

En montrant au bonhomme une hache d'argent,

Ce ne l'est point non plus, répond-il, je vous jure,

La mienne est d'un acier tout simple et bien tranchant,

La voilà donc, lui dit le postillon céleste,

Lui présentant celle de fer

Qu'il tira de dessous sa veste.

Justement, elle en a tout l'air,

Répondit le bonhomme, elle est en tout égale,

C'est elle, et je la connais bien.

Puisque, répond le dieu, tu ne veux que le tien,

Toutes trois sont à toi, Jupiter t'en régale,

Pour soulager ta pauvreté ;

Jouis pour tes vertus d'une heureuse abondance.

C'est ainsi que le Ciel à la fin récompense

L'homme de probité.



MORALE

La pauvreté est un grand écueil pour la probité,
et l'on peut dire qu'un homme est véritablement
vertueux lorsqu'il conserve sa vertu dans l'indi-
gence, mais la probité trouve toujours à la fin sa
récompense, ou dans sa propre satisfaction, ou
dans les biens temporels qu'elle nous procure de
la part des bons, ou par la félicité à laquelle elle
nous conduit.

FABLE LV



DU LION ET DE LA GRENOUILLE

✎
La Générosité

✎
*Suscitat impunè sopitum Rana Leonem
Spernere vulgus iners Cæsaris ira solet.*

✎
*Plus un honnête homme a de cœur,
Plus d'un ennemi bas il méprise l'injure,
C'est descendre de sa grandeur
Quand à de plus petits un plus grand se mesure.
Il est vrai qu'un pardon n'a pas toujours l'effet
Qu'un cœur généreux se propose,
Mais le plaisir d'avoir bien fait
Doit tenir lieu de toute chose.
Qu'un héros est content, et qu'il trouve d'appâts
A se tenir tranquille au-dessus des offenses,
Et la plus douce des vengeances
C'est de pouvoir le faire et ne se venger pas.*

Son altesse lion à superbe crinière
Après avoir en divers lieux
Traîné le char pesant de la mère des dieux,
Fatigué de travail, et sec de la poussière,
Que le vent en marchant lui faisait avaler,
Pour étancher sa soif vint près d'une rivière
Puis sur le gazon vert il se mit à ronfler.
Le vent qui forme la tempête
Sort avec moins de bruit de ses antres profonds
Que de ses caverneux poumons
Ne sort le souffle affreux de la puissante bête,
D'un ton impétueux et si bien concerté
Il faisait de ses flancs retentir le tonnerre
Qu'on aurait cru que sur la terre
Le prévôt Guinaumond était ressuscité.
Jusque dans son sommeil il donnait l'épouvante,
Et tous les autres animaux,
Pour ne pas troubler son repos
S'écartaient par respect de la rive bruyante,
Quand une grenouille insolente
En coassant sortit des flots.
Toute autre bête qu'elle en gardant le silence
Eût laissé dormir le lion,
Mais la verdâtre nation
A caquet importun joint beaucoup d'impudence,
Surtout cette grenouille à cris mal avisés,
Qui descendait en ligne droite
Des rustres métamorphosés
Qui firent à Latône une insulte indiscreète,
Rustres qu'en un endroit de ses superbes eaux
Versailles nous montre et fait dire
Qu'on ne fait si l'on voit dans les traits qu'on admire
Ou des hommes ou des crapauds.
Quoi qu'il en soit, la bête folle
Fit tant de fois la cabriolet
Qu'à sauts redoublés prestement
Elle arrive à deux pas du lion qui sommeille,
Et va se planter justement
Tout vis-à-vis de son oreille,
Mais ce n'est point encore assez,
A ses cris aigrement poussés
En sursaut le lion s'éveille,
Ses yeux se rouvrent et son sang
Y pétille du feu d'une prompte colère,

Il ride de longs plis son front grave et sévère,
Et de sa queue il bat son flanc.
Quel est, dit-il, le téméraire
Qui vient ici troubler le repos de son roi,
Qui peut donc se jouer à moi,
Est-ce quelque éléphant agité de furies ?
Ou de ces Adonis qu'aima Pasiphaé,
Ou de ces sots Grecs dont Circé
Remplit ses sales écuries.
En proférant ces mots, mais d'un ton furieux,
A droite, à gauche l'arme émue
Il promenait partout sa vue
Sans que rien s'offrît à ses yeux,
Quand notre grenouille effrontée
Osa recommencer ses cris audacieux.
Quoi ! Jusqu'à cet orgueil tu t'es donc emportée ?
Vile insecte, dit-il, excrément des marais,
Et tandis que je dors en paix,
De ton jargon brutal la folle hardiesse
Vient troubler ma tranquillité.
Mais non, tu ne vaux pas qu'un lion irrité
Se ravale à ta petitesse,
Et sous l'ombre de ta faiblesse
Tu rencontres ta sûreté.
Ainsi plus on a l'âme et vertueuse et fière,
Plus d'un faible ennemi l'on méprise les coups,
Et le cœur généreux mesure son courroux
A la grandeur de sa matière.

✎

MORALE

Un cœur généreux se contente de se voir en pouvoir de se venger, mais il ne se venge point, et met sa gloire à se vaincre soi-même, sans insulter à la faiblesse d'un ennemi qui ne peut lui résister : le lâche, au contraire, opprime son ennemi abattu et voudrait encore le persécuter après sa mort.

FABLE LVI



DU LION DÉCRÉPIT



La Faiblesse méprisée



Calcibus insultat vetulo fera turba Leoni,
Turpe senex Miles, turpe senilis amor.



*Cloris est-elle jeune ? On l'encense, on l'adore,
Mille galants épris d'amour
Grossissent à l'envi sa cour,
Mais les fleurs sur son teint cessent-elles d'éclore,
A-t-elle au front la ride et la roupie au nez,
Celle que l'on traitait de Vénus et de Flore,
Entend railler partout ses appâts surannés ;
C'est ainsi que jeunesse, et vigueur, et puissance
Ont toujours à leur suite, amour, crainte et respect,
Mais tombez-vous en défaillance
A vos adorateurs vous devenez abject,*

*En mépris on change l'hommage,
Du mépris on passe à l'outrage,
Tout s'unit pour vous insulter,
Funeste effet de la faiblesse
Où se trouva dans sa vieillesse
Ce lion dont je vais l'aventure conter.*

Dans les forêts de l'Hyrkanie
Un lion jadis roi fameux par mille exploits
Avait mis sous sa tyrannie
Les peuples des déserts et les héros des bois.
Tout pliait au dehors sous sa jeune puissance,
Chacun lui prodiguait respect, hommage, encens,
C'était service prompt, profonde obéissance,
Et l'on ne regardait qu'avec des yeux tremblants
Ses dures griffes et ses dents,
Au mouvement de sa crinière
Le tigre le plus fier devant lui filait doux,
Le taureau baissait la paupière,
L'éléphant pliait les genoux
Et jusqu'au fond de leur tanière
Sa voix faisait frémir, et les ours et les loups.
Mais enfin la lente vieillesse
Que suit pas à pas la langueur,
Vint insensiblement amortir sa vigueur,
Chaque jour lui donnait un degré de faiblesse,
Ses yeux ne lançaient plus le beau feu de son sang,
Sa griffe s'émoussa, sa dent perdit sa force,
Et son cœur sous sa vieille écorce
Battait avec peine en son flanc.
Alors de toutes parts le respect diminua
L'on ne tremble plus à sa vue,
Avec peine il est obéi,
Plus il vieillit, plus on murmure,
Chacun devant ses yeux se remet quelque injure,
Et de tous à la fin il voit qu'il est haï.
Mais ce n'est pas au cœur que leur haine se borne,
On l'attaque de tous côtés,
Ici des taureaux irrités
Le frappent à grands coups de corne,
Là les ours révoltés, là les loups insolents
Insultent à son impuissance,
Et de sa terrible défense

Le cruel sanglier vient découdre ses flancs.
Il n'est pas jusqu'à l'âne, indigne et lâche bête,
Âne des animaux le plus disgracié,
Qui d'un impudent coup de pied
Ne vint pour lui sangler la tête.
Tel fut du lion décrépité
Le sort infortuné dans sa triste vieillesse.
Est-on jeune et puissant ? Tout rit,
Mais tombe-t-on dans la faiblesse,
Tout tourne à dos et l'on périt.



MORALE

Il faut qu'un souverain maintienne la réputation
de sa vigueur et de sa puissance comme les
sources du respect et de la crainte nécessaires au
soutien de son autorité ; de même que les
femmes doivent maintenir leur beauté si elles
veulent soutenir leur empire sur leurs amants.
Car sitôt qu'on croit un prince faible, on l'insulte
comme les amants quittent les femmes
lorsqu'elles cessent d'avoir des attraits.

CONTE LVII



DU LIN, DES OISEAUX ET DE LA PIE



La Prévoyance



Principiis obstare juvat, sic crescere Linum
Semina jacta vorans obvia Pica vetat.



*Prévenez la funeste attache
Qui tient de jour en jour le cœur plus enchaîné
Il est malaisé qu'on arrache
L'arbre profondément en terre enraciné.
Quand le mal devient habitude
On ne peut plus s'en détacher,
Mais qui prévoit l'écueil, doit mettre son étude
A le fuir et n'y point toucher.
Heureux donc qui de prévoyance
Sait en sage homme se munir,
Un petit mal dans sa naissance*

*Se peut aisément prévenir ;
Mais quand on le laisse trop croître,
On en est à la fin surpris,
C'est une vérité que vous pourrez connaître
Au petit conte que j'écris.*

Un paysan à main habile
Prenait dans ses filets tous les jours des oiseaux,
Grives, alouettes, moineaux,
Cailles grasses, enfin toute la volatile
Tête baissée allait donner dans ses panneaux.
A piper les dupes communes
L'oiseleur d'Albion ne fut pas plus adroit,
Lui qui si finement a trouvé le secret
D'être maître absolu de toutes leurs fortunes.
Mais entre nos oiseaux et les oisons anglais
La différence que j'y vois
C'est que la nation ailée
Prit bon conseil et le suivit,
Et que l'autre mal conseillée
Tous les jours dans les lacs de plus en plus languit,
Entre les oiseaux une pie
A jupon blanc et noir, de jugement subtil,
Joignait quoi que chose inouïe
Bon conseil avec grand babil.
De tous côtés venaient vers elle
Et grands et petits oisillons,
En fait de consultations
C'était un vrai Billard, un Chardon, un Nivelles,
Mais le bon de la chose est qu'à grands et petits,
Chose dans le palais nouvelle,
Et qu'on prendra peu pour modèle,
Elle donnait conseil gratis,
Les oiseaux donc pour cette affaire
Voyant tant de leurs gens attrapés au filet,
Vinrent prendre l'avis discret
De la commère,
Qui se plaçant sur son fauteuil
Fait d'un rameau fourchu d'un orme,
Et compatissant à leur deuil
Leur fit cet argument en forme,
Ecoutez-moi, peuple peu fin,
Filets sont faits avec le lin,
Lin pour être filé doit croître sur la terre,
Pour qu'il y croisse il faut que se germe le grain,
Et grain ne germe point que Cibelle en son sein

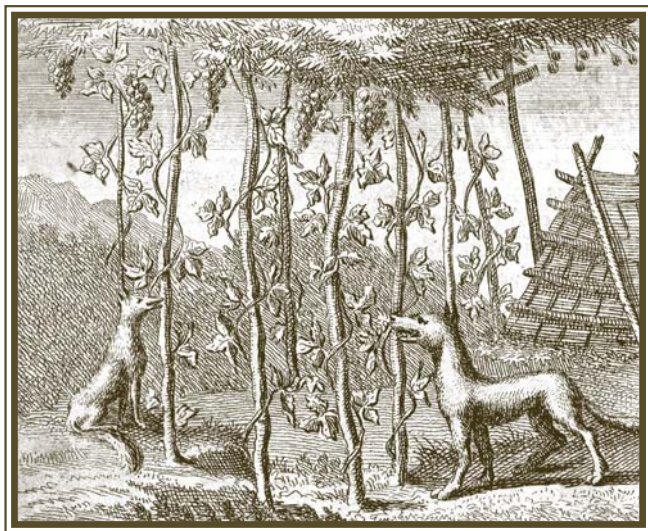
Ne le reçoive et ne le serre,
Pour donc couper racine à ce lacet fatal,
Allez au principe du mal,
Empêchez que le grain ne germe,
Et de crainte d'être déçus
En escadrons fondez dessus,
Et dévorez-le avant que la terre l'enferme,
Ainsi le grain ne germant pas
Le lin point ne croîtra, plus de filets à faire
Et par là sans tant de mystère
Vous voilà tirez d'embarras.
Si vous alliez avec main pleine
Consulter trois vieux avocats
Que diraient-ils en pareil cas ?
Assignez l'oiseleur, diraient-ils, à quinzaine
Pour être dit, et *cetera*,
Sur la requête on plaidera,
Sur les deux plaidoyers le juge appointera,
L'on écrira, l'on produira,
Par cent petits détours on se chicanera,
Le secrétaire argent aura,
Et selon qu'on le paiera
Son extrait il ajustera,
Puis le juge rapportera
Et fort bien vous éplicera.
Mais moi sans vous couper la bourse,
Ni vous mal embarquer, ni vous vendre du vent,
Je vous dis allez à la source,
Et prévenez le mal en allant au-devant,
L'avis fut applaudi, les oiseaux en usèrent,
Et sans chicanes de palais
Il ne crut point de lin du grain qu'ils dévorèrent,
Par conséquent point de filets.



MORALE

L'homme prudent sait prévoir le mal et aller au-devant des suites funestes qu'il peut causer. L'on ne connaît souvent le mal que lorsqu'il est arrivé à un point qui le rend sans remède et l'on ne périt que faute de prévoir la fin où peut conduire ce qu'on entreprend. Il faut donc prévoir le mal et y remédier dès sa source.

CONTE LVIII



DU RENARD ET DES RAISINS



La Dissimulation



Quos tetigisse nefas simulat sprevisse racemos
Vulpes, quod nequeas nec voluisse nota.



*Dissimuler son impuissance
Et ce que l'on ne peut avoir,
Se faire une vertu de ne le pas vouloir,
D'un politique adroit, c'est un coup de prudence,
Ainsi le jeune Hilar qui brûlait d'épouser
Sa voisine Chonchon, riche et gaillarde veuve
N'ayant pu par l'éclat de sa perruque neuve,
Ni par son babil l'emboiser,
Conte de sorte son histoire
Que j'en sais d'assez sots pour croire
Qu'il a voulu la refuser.
Ne voyez-vous pas Théocrite*

*De quel air dédaigneux en tous lieux il débite
Qu'il ne veut point être mitré,
Marcel, à ce qu'il dit, refuse l'intendance,
Et le Père Cordon, content de sa pitance,
Soutient qu'au priorat il n'a point aspiré.
De ce grotesque badinage
Le bossu Phrygien nous a donné l'image
Dans ce tableau que j'ai de ses contes tiré.*

Certain ermite en lieu sauvage
Avait un petit ermitage
De tout commerce séparé,
Bâti commodément, la chapelle proprette,
Chambre, cave, grenier, cabinet de retraite,
Jardin de mille fleurs pendant dix mois paré,
Surtout une fontaine au centre d'un bocage
Où cent et cent petits oiseaux
Venaient de leur tendre ramage
Du reclus satisfait divertir les travaux.
Comme il était serré dans des bornes étroites
De tous côtés ses mains adroites
Savaient ménager le terrain.
Et le même sillon par son économie
Lui rendait à la fois pour sustenter sa vie
Des fruits, du raisin et du grain,
C'est assez vous faire comprendre
Que les ceps de ses doux muscats
Au lieu de serpenter autour des échalias
Allaient en longs festons se nourrir et s'étendre
Sur de vastes pommiers qui leur prêtaient leurs bras.
De ces festons en abondance
Pendaient raisins des mieux dorés,
Muscats tendres et clairs, plus gros et plus sucrés
Que ne les porte la Provence,
Et qui de loin portaient si douce odeur au nez
Qu'Aminte sans concupiscence
Ne les aurait pas regardés.
Or un jour un renard rempli d'une volaille
A peine les eut aperçus,
Que les voyant si beaux et de si riche taille,
Il jeta son indult dessus.
Flatté d'une si douce amorce
Il mesure de l'œil quel est l'éloignement,
Puis saute de toute sa force
Et s'efforce inutilement.
Seconde cabriole après une première,

Mais en vain il fait saut sur saut.
Il ne peut rien gripper et le fruit est trop haut
Ou compère renard est trop lourd du derrière.
Ce succès malheureux trompe son appétit,
Il s'en courrouce, il se chagrine,
Pour en venir à bout il tourne, il examine,
Et donne la torture à son subtil esprit.
Comme quand Fécalin le gros apothicaire
Brigua tant pour être échevin,
Et qu'il vit que malgré son argent et son vin
A ses vœux tout était contraire ;
Chagrin de ne pouvoir gober ce bon morceau,
Il s'alambiquait le cerveau
A trouver des moyens pour être de la fête.
Ainsi notre renard tournant de tous côtés
Cherchait quelque ruse en sa tête
Qui pût le faire atteindre aux raisins convoités.
Mais il eut beau tenter, quelques tours qu'il pût faire
Il ne put d'un seul grain se rendre possesseur.
Un loup qui vint alors le voyant en sueur,
Sans doute, lui dit-il, compère,
Tu veux de ces muscats savourer la douceur.
Moi, répond le renard, point du tout je t'assure,
Et j'ai trop soin de ma santé,
Le raisin, comme dit Hippocrate au traité
De la mauvaise nourriture,
Est fort dangereuse pâture
Quand il n'est pas encor dans sa maturité.
Il faut quant à ceux-ci que le soleil les frappe
Du moins cinq ou six jours pour avoir leur bonté.
Adieu, je vais attendre avec tranquillité
Que le temps ait mûri la grappe.



MORALE

Comme la faiblesse d'un homme éclate à ne
pouvoir venir à bout de ce qu'il souhaite,
lorsqu'il ne peut exécuter ce qu'il veut, il est de
la prudence de dissimuler ses désirs et de couvrir
d'un dédain affecté l'impuissance où l'on se
trouve d'y satisfaire.

FABLE LIX



DES LIÈVRES ET DES GRENOUILLES



Le Poltron



*Rana pavet trepidum Leporem, tremebundus & ipse,
Sta Lepus, imbelli territe terror eris.*



*La nature par qui l'homme est fait ce qu'il est
Nous pétrit comme bon lui semble ;
Dans les plus grands hasards si celui-ci se plaît,
Au moindre bruit celui-là tremble.
L'honneur et la raison portent l'un aux combats,
L'autre suit son humeur poltronne,
Et sent que c'est en vain que son honneur raisonne
Lorsque son cœur n'y répond pas.
Malheur donc à celui qui sent le sien de glace,
Cependant je sais bien que souvent un poltron
Démonterait un fanfaron*

*S'il osait seulement le regarder en face :
Je puis en conter en deux mots
Un exemple fort à propos.*

Parmi les animaux du plus mince courage
Les lièvres se peuvent citer,
Et surtout ceux qu'on voit la Champagne habiter
Sont tous poltrons à triple étage.
C'est je crois pour cela qu'ils courent beaucoup mieux.
Quoi qu'il en soit, un jour pour certain mariage
Qu'ils voulurent conclure entre eux
Ils étaient assemblés dans un petit bocage
Frères, sœurs et cousins, amis, oncles, neveux,
En un mot tout le parentage
Des deux futurs conjoints, orphelins tous les deux.
Le futur sous la dent amère
De deux impitoyables chiens
Avait vu mourir père et mère,
L'autre à coups de fusil avait perdu les siens.
Le notaire déjà grifonnait la minute,
Du contrat qu'il allait passer
Quand du haut d'un vieux chêne un rameau par sa chute
Les vint tous décontenancer.
La frayeur les saisit, et chacun en émeute
Crut que toute une meute,
Tant ils étaient troublés, leur serrait les talons.
Du bois ils sortent dans la plaine,
Et bondissant sur les sillons,
L'un d'eux vint à perte d'haleine
Poussant à travers les guérets,
Jusqu'où l'égout d'une fontaine
Formait un humide marais.
Là pour exercer leur courage
Et se préparer aux combats
Contre les redoutables rats
Les grenouilles sur le rivage
Plus poltronnes pourtant que les lièvres poltrons
Faisaient ranger leurs escadrons.
Le lièvre arrive et l'épouvante,
Saisit la troupe coassante
A l'abord imprévu du timide animal.
L'éléphant siamois dans sa terrible forme

Leur aurait paru moins énorme,
Tant la peur leur grossit le mal.
Ah ! Que si dans leur folle tête
Elles avaient fait sur la bête
Sérieuse réflexion,
Elles auraient, pleines d'audace,
Mis en fuite le lièvre en lui montrant la face,
Mais dans la peur réfléchit-on ?
A ces fanfaronnes craintives
Le lièvre aussi craintif inspire la terreur,
Tout se rompt, tout s'écarte, et des humides rives
Dans les prochaines eaux elles sautent de peur ;
Lors le bouquin surpris de leur prompt déroute,
Quoi ! dit-il, on me craint, moi, lièvre, on me redoute !
Il n'est donc, à ce que je vois,
Poltron qui ne rencontre un plus poltron que soi.



MORALE

Cette fable est la peinture du poltron qui plie en présence d'un autre qui souvent dans le cœur est aussi poltron que lui, et qui plierait lui-même si l'on tenait ferme. En effet, quelque timide que soit un homme, si peu qu'il conserve un extérieur ferme, il trouvera des hommes encore plus poltrons qu'il ne l'est lui-même.

CONTE LX



DU PAYSAN, DU RENARD ET DU COQ



Se défier de l'Ennemi



Irridet Gallus constrictum compede Vulpem.
Errat, subsidium quisquis ab hoste petit.



*Quand un fourbe ennemi qui voulait nous surprendre
Tombe lui-même dans nos lacqs,
Bien dupe qui pour lui voudrait d'une âme tendre
Avoir une pitié qu'il ne mérite pas.
Toujours aux vertueux un grand cœur est propice,
Mais à l'égard des scélérats
On se rend à coup sûr de leur noire malice,
Ou la victime ou le complice
Quand on les tire d'embarras.*

Un renard friand de volaille
En certain poulailler entrant par certain trou,
Et grippant chaque jour quelques poules au cou
En faisait à son gré ripaille.
Ce manège longtemps dura. Mais à la fin
Le maître des poules plus fin
Que n'était pas la fine bête,
Las de se voir ainsi dupé,
Un beau soir se mit dans la tête
De prendre au traquenard l'animal attrapé.
Le projet réussit, et comme le compère
La nuit en tapinois vint pour se régaler,
Zeste, le voilà pris, mais de telle manière
Que du piège il ne put jamais se démêler.
Le coq au point du jour allant chercher pâture
Vit le drôle en sotte posture,
Qui tâchait, mais en vain, à sortir d'embarras,
Comme un sot en conciergerie
Qui cherche à force d'industrie
A se faire une porte et n'y réussit pas.
Le coq rit et vers lui s'avançant à grands pas,
Te voilà, lui dit-il, comme l'on te demande,
Et tu ne sortiras jamais de ce filet
Que tu n'aies rendu jusqu'au dernier poulet.
Comment veux-tu que je les rende,
Répond l'animal affligé ;
Tout ce que j'ai pris est grugé ?
Gripon, banqueroutier du plus sublime étage,
Peut-il aux créanciers, qui le tiennent en cage
Jamais restituer le bien qu'il a mangé.
Mais prête-moi secours ami, je t'en conjure,
Et faisons pour toujours la paix.
Foi de renard, je te le jure,
Que je ne la romprai jamais.
Viens donc généreux coq, viens rompre mes filets.
Non, non, dit l'autre, non, ne pense pas, mon drôle,
Que je donne dans ton panneau,
Il faut d'autres garants que non pas ta parole.
Et quelles cautions puis-je donner ? Ta peau,
Répond le coq, et c'est la seule qu'on peut prendre
Avec un animal d'aussi mauvaise foi
Mais un petit moment si tu veux bien m'attendre

Je vais t'en dire un petit mot.
Ainsi dit le coq part et court avertir l'homme
Qui vient, voit le renard et sur le champ l'assomme
A bons coups de tricot.



MORALE

En voulant faire mal, on rencontre mal, et c'est en vain qu'un scélérat, pris dans l'exécution de ses mauvais desseins, croit exciter de la pitié dans le cœur de ceux qu'il a voulu lui-même surprendre. Si l'on se pique de générosité, il faut que ce soit en faveur de ceux qui ont de la vertu.

CONTE LXI



DE LA MOUCHE ET DE LA FOURMI



Le Sujet fidèle



Quid Musca aut proprium laudas Formica decorum?
Regi si fida es, hinc erit omne decus.



*C'est en vain qu'un homme se vante
Que sa naissance est éclatante,
Qu'il est riche, bien fait, en cour accrédité,
Et que de toutes parts on lui rend mille hommages,
J'estime peu ces avantages,
S'il n'est homme de probité.
Mais montre-t-il un cœur et fidèle et sincère,
Tant pour son Dieu, que pour son roi,
Je l'honore, je le révère,
Fût-il un roturier et du plus bas aloi.
Qui m'ose démentir, je saurai lui répondre,*

*Par ce conte qu'adroitement
Je fis tirer étant à Londres
Des archives du Parlement.*

Une mouche bien demoiselle,
Fille d'un milord duc séant parmi les pairs
Avec sa petite cervelle
Se donnait partout de gros airs.
Dans son vol arrogant, dans sa démarche fière,
Elle traitait de haut en bas
Certaine fourmi roturière,
Qui dans la chambre-basse allait son petit pas.
Pleine de sa grandeur, fatigante, importune,
Elle vantait cent fois le jour
Les honneurs éclatants qu'elle avait à la cour,
Et son illustre sang et sa bonne fortune.
Les petits animaux sont souvent bilieux
Et glorieux,
La fourmi l'entendant dauber sur son chapitre
Dauba de même sur le sien,
Et procès s'étant mu, toutes deux pour arbitre
Prirent le bossu phrygien.
Sur le théâtre italien
En Ésope Arlequin il leur donne audience,
La mouche la première orgueilleuse s'avance,
Et d'un œil de mépris regardant la fourmi,
Vil insecte rampant que la terre a vomie,
Lui dit-elle d'un ton superbe,
Tu prétends avec moi faire comparaison,
Toi qui n'as qu'un trou pour maison,
Qui vis dans un cachot et te traînes sous l'herbe,
Toi qui dans ta soif et ta faim
Fais ta boisson d'un peu d'eau claire,
Et ta nourriture d'un grain,
Tu t'égalas à moi, rivale téméraire ?
A moi que le soleil par un sort glorieux
Du feu de ses rayons a voulu faire naître,
Ne puis-je pas entrer d'un vol audacieux
Dans les palais des rois, dans les temples des dieux,
Sur leurs tables je vais repaître
Des mets les plus délicieux,
Et je pourrais aller dans mon bonheur suprême
Me camper sur le trône même.
La grandeur, lui répond le petit animal,
Quand on la prône tant est toujours fort suspecte,
Et je crois entre nous qu'insecte pour insecte

Etre mouche ou fourmi sur ce point est égal.
Vous tirez de votre noblesse
Une excessive vanité,
Et pour braver ma pauvreté
Vous m'étalez votre richesse.
Sur les bancs les plus hauts vous pouvez vous asseoir,
Moi, je ne puis ramper que dans la chambre-basse,
Mais avec tout l'éclat de votre illustre race,
Peut-être avez-vous moins que je n'ai de pouvoir ;
Si petite à vos yeux que je puisse paraître,
N'est-ce pas moi qui fais et qui défais vos rois,
Moi qui règle et soutiens vos droits,
Et moi qui sur le trône ai placé votre maître
En dépit de toutes les lois ?
Ce n'est pas là, leur dit le juge magnanime,
Ce que de vous je veux savoir.
Quelqu'une de vous deux pour son roi légitime
A-t-elle le cœur prêt à faire son devoir ?
C'est là ce qui peut seul mériter mon estime ;
Vous auriez toute autre vertu,
Que si vos cœurs toujours rebelles
A votre roi sont infidèles,
Je ferais moins de cas de vous que d'un fêtu.
Ésope par ces mots mit fin au sage conte,
J'ignore quel en fut le fruit,
La mouche s'envola de honte,
Et la fourmi se fut cacher dans son réduit.



MORALE

Ésope par cette décision montre que le mérite d'un sujet, soit qu'il soit d'une haute ou d'une basse naissance, consiste dans la fidélité qu'il doit à son roi, que c'est sur cela que les sujets doivent disputer entre eux à qui l'emportera, et que c'est l'unique moyen de mériter une juste estime.

CONTE LXII



DE L'ÉCUYER ET DU CHEVAL



La Liberté



Dum Cervum ut vincas fræno das ora Caballe,
Nescis libertas aurea quid valeat.



*En pleine liberté vivre l'âme contente,
C'est un impayable trésor,
Tout frein est un frein, fût-il d'or,
Fuis donc celui qu'on te présente
Sous des prétextes spécieux,
Et pour lui ne perds point un bien si précieux.
Quand cette liberté sans ressource est perdue,
On sent le poids des fers dont on est attaché
Et quelque cher qu'on l'ait vendue
C'est toujours à trop bon marché.
Le Ciel prenant pitié d'Aminte,
Avait mis au cercueil son bizarre jaloux,*

*Pourquoi dehors du labyrinthe
Y va-t-elle rentrer avec un autre époux ?
Ce rossignol dans son bocage
Vivait libre et content, chantait le long du jour,
Mais trompé par l'appât il change en esclavage
Les plaisirs innocents de cet heureux séjour,
Il divertit un prince et fait figure en cour,
Il est vrai, mais il est en cage.
Dans ses désirs, l'homme ébloui
Voudrait bien s'élever, s'enrichir et paraître,
Mais il se rend esclave en cherchant de l'appui,
Et semblable au cheval embouché par un maître
Il se laisse sangler et brider comme lui.*

Un vigoureux genet d'Espagne
Vivait en liberté, tantôt au fond d'un bois
Tantôt dans la rase campagne,
Sans jamais de la selle avoir senti le poids.
Cent fois plus fier et plus superbe
Que le plus superbe *hidalgo*
Dans un pré dont il tondait l'herbe
Un jour il paissait à gogo.
Quand un cerf grand plaideur et chercheur de querelle,
Sur ce pré que par testament
Un oncle leur avait légué conjointement,
Eut avec lui guerre mortelle.
L'ordre eût été d'aller chez maître Yves Carré,
Faire dresser une requête
Et pour manger en frais quatorze fois le pré,
Devant Maître Simon faire assigner la bête.
Mais le cerf aima mieux en venir au combat.
Entre les deux rivaux l'attaque fut sanglante,
Et d'un coup d'andouillers qu'en son flanc l'autre plante,
Le genet fut sur le grabat,
Et serait mort de sa blessure,
Mais l'habile Bessus, l'honneur du bistouri,
En conduisit si bien la cure,
Qu'en moins d'un mois il fut guéri.
Le voilà donc debout et ferme sur la hanche,
Et se sentant plein de vigueur,
Il faut, disait-il, en son cœur,
Que j'aie une fois ma revanche.
Mais pour ne pas tomber dans un destin pareil
Après avoir longtemps rêvé sur le remède,
Il fut de l'homme implorer l'aide.
Qui t'a donné, dit l'homme, un si prudent conseil,
Tu n'en pouvais prendre un qui te fût plus utile,
De ce cerf, je te vengerai,
Et ton triomphe est assuré,

Pourvu que je te trouve à mes ordres docile.
Ne tremble point sous mon appui,
Tu verras de quel air je prendrai ta querelle,
Et quand je t'aurai mis et la bride et la selle,
Nous viendrons bien à bout de lui.
A ces mots, il joint cent caresses,
Et de la voix et de la main.
Ainsi la jeune Iris d'un œil qui semble humain
Flatte un gros financier et l'endort de promesses,
Jusqu'à temps que le fat qu'elle s'est destiné
Dans ses filets soit enchaîné.
Le cheval donc plus sot qu'une bécasse avide,
Qui pour gober un ver donne dans le panneau,
Souffre que son maître nouveau
Le selle, le sangle et le bride,
Puis sans perdre de temps le subtil écuyer
La molette au talon, dans la main la houssine,
En sautant sur son dos lui fait plier l'échine,
Et montre son adresse à le bien manier.
Le cerf qui l'aperçoit sent mollir son audace,
Il fuit, et l'homme sur sa trace
Appuyé de ses chiens le poursuit dans le bois,
Brifaut, le héros de la chasse
L'atteint, le reste arrive, et la bête aux abois
Aux yeux du cheval se terrasse.
Quel plaisir ! Mais vainqueur en vain il veut alors
Quitter et la selle et le mors,
Le voilà pris comme une bête,
Il ne fait que de vains efforts,
Et l'un bride trop bien sa tête,
L'autre sangle trop bien son corps.
Esclave donc toute sa vie
De l'écuyer qui l'a monté,
Son aveugle vengeance une fois assouvie
Lui coûta pour toujours sa chère liberté.



MORALE

La liberté est une chose si précieuse que rien n'en peut récompenser la perte : on cherche à faire sa fortune à la cour où, par des emplois et pour y trouver de l'appui, on se rend l'esclave de ceux qui nous procurent l'accomplissement de nos désirs. Un homme se marie dans la vue d'un établissement qui le mette à son aise et il se trouve bridé dès qu'il a obtenu ce qu'il souhaite ; heureux qui peut conserver cette liberté.

FABLE LXIII



DU SINGE ET DU RENARD



La Demande impertinente



Da caudæ partem, dicebat Simia Vulpi ;
At Vulpes fatuas ridet & ipse preces.



*Qui fait demande impertinente
Doit attendre un sage refus,
Tendre aux nécessiteux une main bienfaisante,
Les nourrir dans leur faim, les vêtir s'ils sont nus,
C'est une charité louable ;
Mais à fainéant ou fripon
Ouvrir une main charitable,
C'est ce que défend la raison,
Et ce que ne veut point Ésope en cette fable.*

Manquer de queue à certains animaux,
Est sur mon honneur grande honte
Le renard en a pour son compte,
Un balai des plus fins, des plus longs, des plus beaux,
Balai tel et si doux que nonnes de Thélème,
Comme le Rabelais dit en certain endroit,
En font avec prudence extrême,
Crainte de trop de bruit le battant fort discret,
De leurs cloches de fin duvet.
Ce renard marchait donc plus fier qu'une comtesse
A qui page plus beau que ne sont les amours,
Derrière elle soutient avec peine une pièce
Ou de brocard ou de velours.
Un singe d'autre part avec sa fesse nue,
Sur cette belle queue ayant jeté la vue,
Lui dit, compère le renard
Vous avez, dit-on, l'âme belle,
Et je vous crois ami généreux et fidèle,
De ce qu'on a de trop il faut en faire part ;
L'hiver est froid, partout il gèle,
Et j'ai le cul
Tout nu.

Certaine bise à forte haleine
De son souffle piquant commence à m'affliger,
Et je vois ce balai qui traîne
Après vous et qui doit sans doute vous charger.
Vous pouvez donc, sensible à ma prière,
M'en donner la moitié pour couvrir mon derrière,
Et ce sera vous soulager
D'un poids qui vous est incommode.
Monsieur le dieu, qu'on révère en pagode,
Dit le renard à ce beau compliment,
Je suis fâché que la nature
Ne vous ait pas contre telle froidure
Habillé plus commodément,
Mais au lieu qu'on vous voit la fesse découverte
Dans nos bois gambader alerte,
Que ne travaillez-vous pour gagner un habit ?
Vous êtes fainéant, vous n'avez pas la maille,
Et qui pis est encor moins de crédit,
A la cour, à la ville, en tous lieux on se raille
D'un fat qui de l'honneur fort mal aiguillonné

N'a rien et fonde son dîner
Sur le brouet du voisin qui travaille.
Vous voulez que pour vous couvrir
Je fasse l'insigne folie
De me découvrir, moi. La prière est jolie,
Non, de froid dussiez-vous mourir,
Vous n'êtes qu'un fripon et toute votre vie,
Vous le serez. Cherchez ailleurs à vous fournir.
En ce monde chacun a besoin de ses pièces,
Et je n'irai point sottement
Prostituer mon plus bel ornement
Pour en faire honneur à vos fesses.
Tel de maître Vulpin fut le sage refus,
Et le singe fripon s'en alla tout confus.



MORALE

Cette fable nous enseigne deux choses : la première, qu'il ne faut jamais faire de demandes impertinentes, et l'autre qu'il ne faut point avoir de compassion de ce que souffrent les fainéants et les fripons.

FABLE LXIV



DE LA GUENON ET DE SON MARMOT



L'Amour déréglé des Pères



*Simia dilectum fovet & male suffocat ulnis ;
Perdidit ô quantos sæpè Paternus amor !*



*Il n'est pas la moindre bourrique,
Qui pour son petit bourriquet
Ne conçoive un penchant secret
Et de tendresse ne se pique.*

*La sauvage tigresse aux déserts libyens,
Soudain entre en fureur si l'on ravit les siens,
Et rompt pour les ravoïr le miroir qui l'amuse,
Par ce même penchant on voit une perdrix
Ou tromper le chasseur par une adroite ruse,
Ou se sacrifier pour sauver ses petits ;
Tandis qu'Alcinoé, mère coquette et dure,*

*Craignant qu'une fille à seize ans
N'aille aux yeux de tous ses galants,
De ses fausses couleurs démentir l'imposture,
L'écroue avec rigueur de couvents en couvents,
Et lui faisant en pleurs consumer son printemps,
A ses propres plaisirs immole la nature,
Elle fait mal, mais à son tour
La trop facile Célimène
Ne fait-elle point pis souffrant tout à la sienne,
Et la perdant par trop d'amour.
Par défaut, par excès l'on chope ;
Mais il est un milieu que l'on doit observer,
Milieu que la guenon d'Ésope
N'a pu trouver.*

Une de ces guenons, dont toute l'Inde abonde
A visage moulé sur le ridé minois
D'un vieux mandarin siamois
Dans un bois mit un jour au monde,
A l'aide de Clément ou d'un de ses suppôts,
Deux fort jolis petits magots.
Auprès d'elle aussitôt voisinage s'assemble,
Et sur l'heureux accouchement
Chacun lui fait son compliment.
Que l'un et l'autre vous ressemble,
Dit la vieille grand-mère, et que ces deux jumeaux
Sont mignons, que tous deux sont beaux,
Le joli front tout rond, la belle grande bouche,
Le beau petit nez écaché.
Bon, dit la tante, c'est le père tout craché,
Tous deux ont comme lui le regard un peu louche ;
Ainsi l'on entendait les guenons discourir
Près du lit de la dame en couche,
Qui releva bientôt et voulut les nourrir.
Car bêtes, qu'en cela plus que nous je crois sages
N'ont point de nourrices à gages,
Elles-mêmes d'un cœur moins dur
Allaient leurs enfants de leur propre substance,
Et de là vient, comme je pense
Que leur amour en est, et plus fort et plus sûr.
Mais comme tout amour est mêlé de caprice,
Notre jeune guenon mère ensemble et nourrice
Négligeant le soin de l'aîné,
Prit pour le cadet seul un penchant effréné ;

C'était son petit cœur, son mignon, ses délices,
Toujours d'un amour empressé,
D'un bras serrant son col et de l'autre ses cuisses,
Elle le tenait embrassé,
Et tantôt sur sa lèvre, et tantôt sur sa joue,
En dut l'autre qu'elle aimait peu,
Ou gronder, ou faire la moue,
Sans cesse elle appliquait des baisers pleins de feu.
L'invitait-on à quelque fête,
Était-elle de noce ou de quelque repas,
Elle n'y riait point, si sa petite bête
N'en était pas.
Là, malgré ce que l'autre en prend de jalousie,
De cent petits bonbons, elle le rassasie,
Et le tient toujours sur ses bras.
Mais malheur à celui qui dans la compagnie
Ne s'écriait pas comme un sot,
Qu'il est joli, Madame, et qu'il a de génie,
Le petit marquis du marmot,
Le bel enfant, le beau magot.
C'est ainsi qu'à Paris une mère aveuglée
D'un enfant qu'elle croit un Narcisse nouveau
Dans sa passion déréglée
Veut que chacun le trouve beau.
Mais quelle fut la fin de ces grandes tendresses,
Dont sur l'aîné marmot ce cadet triompha,
A force de folles caresses,
La mère entre ses bras à la fin l'étouffa.



MORALE

Il n'y a rien de plus naturel que l'amour des pères pour leurs enfants. Mais souvent, il n'y a rien de plus déréglé, et les exemples nous font tous les jours connaître que par l'excès d'une tendresse aveugle nous les perdons, et que, semblables à ce singe, nous les étouffons à force de les embrasser.

CONTE LXV



DU PAYSAN ET DE L'ESCULAPE



La Réconciliation



Fuste domo medicum pellit, revocatque negantem,
Ingrato rursus fidere, desipere est.



*Quand un homme une fois porté d'esprit malin
Nous a payés d'ingratitude,
Il faut là le planter et mettre son étude
A ne plus s'exposer à semblable destin.
En vain avec une humble et douce révérence
Il vient pour se rapatrier,
Abandonnez au Ciel votre juste vengeance,
Il saura bien le châtier,
Mais par une aveugle imprudence,
Gardez-vous seulement de vous y trop fier.*

Jadis près d'Épidaure en un certain village,
Vivait un paysan adroit au labourage,
Bonhomme, mais ivrogne, et colère, et têtue,
Manant n'a que trop en partage
Ce caractère de vertu.
Il se vit attaqué d'un air de pestilence,
Mais Esculape le guérit,
Ce ne fut pas sans récompense,
Médecins pour la perdre ont certes trop d'esprit,
Et trop ils en savent pour faire
Aux malades guéris, ni gratis, ni crédit.

Depuis ce secours salulaire,
En forme de serpent il demeura chez lui,
L'homme le révérait comme un dieu tutélaire,
Et le dieu lui prêtait en tous lieux son appui ;
Mais un jour ayant pris trop de jus de la grappe,
Cet ingrat paysan s'enflamma de courroux,
Et prenant un gourdin fit à force de coups
Déloger le bon Esculape.
Ce dieu sans murmurer sous l'ombre d'un buisson
Avec grand peine se retire ;
Mais depuis ce moment l'homme dans sa maison
Voit tout aller de mal en pire,
Il perd ses oisons, ses chevaux,
Tantôt douze brebis, et tantôt vingt agneaux,
Fait mauvaise moisson et petite vendange,
Son vin s'aigrit dans ses tonneaux,
Et le feu se met dans sa grange ;
Mais le plus grand de tous ses maux,
C'est que prête à mourir avant cette algarade,
Sa femme tout à coup cessa d'être malade,
Dont il fut fort fâché, dit-on.

Cependant fort longtemps d'un cœur dur et félon,
Il souffre son malheur sans penser à la cause,
Mais il y fait enfin si bien réflexion
Qu'il connaît clairement la chose,
Et voit que le Ciel courroucé
Venge visiblement Esculape chassé.
Bien convaincu sur la matière,
Jusque dans sa retraite il va le rechercher,
Et lui fait une humble prière.
Mais loin de se laisser toucher,

Je pouvais sur toi-même étendre ma vengeance,
Dit le dieu, mais le Ciel punissant ton offense,
A su châtier un ingrat,
Tu viens me rappeler, pas perdus, faribole,
Dis-moi, présumes-tu que je sois assez fat
Pour t'en croire sur ta parole ?
Un dieu n'est point deux fois trompé,
Tu viens ici me faire une douce prière,
Mais tu gardes dans ta chaumière
Le bâton dont tu m'as frappé.



MORALE

Cette fable nous apprend qu'il ne faut jamais se fier à ceux qui ont une fois payé d'ingratitude nos bienfaits, et que lorsqu'après nous avoir maltraités, ils reviennent à nous, ce n'est que par la nécessité de leur intérêt ou pour nous trahir.

CONTE LXVI



DU PÊCHEUR ET DU PETIT POISSON



Le Refus indiscret



Dum male Pisciculum vanâ spe reddidit undis,
Incertum certo prætulit insipiens.



*Avec sa nuque chauve et le toupet au front,
L'occasion qui rit soudain doit être prise,
Et souvent la moindre remise
Fait marcher sur ses pas le regret et l'affront.
Ainsi fille en état de subir l'hyménée,
A qui s'offre un parti qu'elle n'accepte pas,
Doit songer que chaque journée
Dérobe quelque trait à ses jeunes appâts.
Vieillissant à force d'attendre,
On passe ses beaux jours en chagrins superflus,
Et telle a dédaigné ce qu'elle pouvait prendre
Qui ne le trouve plus.
Toi donc qui vieille et laide en ton calcul trompée*

*Pleures l'occasion sottement échappée,
Dircé, qui d'un cœur orgueilleux
Au-delà de leur prix estimais tes coquilles,
Et qui te vois enfin en pondant sur tes œufs,
Conduite au décanat des filles.
Colonelle du célibat,
Qui gémis en secret sur ton triste grabat,
Vois ta peinture dans ce conte,
C'est à toi que j'en fais un fort juste présent,
Il t'apprendra qu'on se mécompte
Quand pour un vain espoir on quitte un bien présent.*

Près d'une petite rivière
Poissonneuse en toute saison,
Un pêcheur avait sa chaumière,
Et dès le grand matin avant que la lumière
De sa première pointe eût blanchi l'horizon,
Il prenait à la main sa ligne nourricière,
Et d'un subtil appât couvrant son hameçon,
Revenait peu chez lui qu'il n'eût quelque poisson.
C'est ainsi que coquettes fines
Sur un teint recrépi mettant un masque faux
Tirent pour attraper les sots,
De leurs toilettes assassines
Tous les matins appâts nouveaux.
Financiers opulents, gros poissons qu'elles guettent,
Leurs hameçons pour vous se jettent,
Défiez-vous de leurs gluaux.
Comme fortune en tout négoce
Mêle le bien avec le mal,
Son succès n'était pas égal ;
Bon brochet, carpe fort grosse,
S'accrochait quelquefois à l'hameçon fatal ;
Tantôt, c'était une lamproie,
Tantôt tirant sa ligne il ne voyait au bout
Qu'un petit barbillon, tantôt pour toute proie
Un gardon s'y prenait et tantôt rien du tout.
Coquettes, c'est là votre vie.
Un jour aux dépens d'un fermier,
De mets délicieux votre table est servie,
Le lendemain un bon caissier
Fait venir chapons gras et grosses bigarades,
Un abbé vient après, abbé sot et poupin
Qui vous régale de salades,
Et de riens enchâssés dans des paroles fades.
Puis à son tour d'un air lutin
Entre chez vous un mousquetaire
Qui fait beaucoup de bruit et ne vous paie guère.
Un matin donc à la fraîcheur
Notre pêcheur

A sa ligne sentit frémir quelqu'aubaine :
Il tire et voit à l'ardillon
Pour toute étrenne
Sauter un petit carpillon.
Le poisson qui se voit près de sa dernière heure
Et fâché de mourir si jeune et si dispos,
En fort piteux accents lui dit ces tristes mots :
Cher ami, veux-tu que je meure,
Encor deux ou trois ans laisse-moi profiter,
Un jour tu me prendras grosse carpe et meilleure,
Je suis un avorton et ne vaud pas le beurre
Qu'en sauce je vais te coûter.
Vois-tu ce brochet qui s'avance ?
Prends ce mets digne de ta panse,
Tu l'auras ou ce gros barbeau.
Ainsi dit carpillon et dans cette espérance
Le pêcheur la détache et la rejette à l'eau.
Adieu, jusqu'au revoir, dit la carpe libre,
Quand je serai d'autre calibre,
Attends-moi sous cet orme avec ton hameçon.
Cependant le pêcheur jette sa ligne et chante,
Mais ayant jusqu'au soir dans une vaine attente
Espéré quelque gros poisson,
Enfin, il reconnaît sa sottise imprudente,
Et prêt de retourner à vide en sa maison,
Il voit à son appât s'accrocher un goujon.
Le petit animal en dénouant sa langue,
Voulait lui faire encor semblables compliments :
Serviteur à votre harangue,
Dit le pêcheur, je suis instruit à mes dépens ;
J'ai fait ce que souvent fait fille de vingt ans,
Qui d'un œil superbe méprise
Un parti qu'à la suite elle ne trouve plus,
Et puis connaissant sa sottise,
Pousse des regrets superflus.
Fille qui lamentant une vie ennuyeuse,
Après avoir à l'eau jeté le carpillon,
Souvent est encor trop heureuse
Que laide et surannée elle accroche un goujon.



MORALE

Il arrive souvent qu'on rebute ce que l'on a bien
de la peine après à rencontrer ; il ne faut jamais
quitter le présent qui est certain pour une espé-
rance incertaine, qui souvent n'aboutit qu'au re-
gret de voir manqué ce qui n'est plus en notre
pouvoir.

FABLE LXVII



DU RENARD ET DU CORBEAU



La Flatterie



Laudato Vulpes caseum eripit improba Corvo,
Assentatoris perfida verba fuge.



*Oh ! La dangereuse fumée,
Que celle d'un encens flatteur,
Malheur, malheur à ceux dont l'âme est affamée
D'un mets si doux, si séducteur :
Le cerveau le plus fort en devient imbécile,
Il n'en peut soutenir la traîtresse vapeur,
Et l'on ne trouve point de route plus facile
Pour entrer dans un faible cœur.*

Colas étant un jour de retour du pillage,
Colas ce glouton de corbeau
Tenait dans son bec un fromage
Et se percha sur un ormeau.
Par les croassements dont il marquait sa joie,
Un renard attiré sous l'arbre se planta,
Et jetant les yeux sur la proie,
De tout son cœur la convoita.
Renard de tout temps par nature
A fait son plaisir d'excroquer,
Et lorsqu'il rencontre pâture
Il n'est pas bête à la manquer.
Pour une tête moins que la sienne subtile
Il eût été fort difficile
D'arracher du bec de l'oiseau
Si bon morceau.
Mais le drôle était trop habile.
Charmant et généreux corbeau,
Dit-il, sage Nestor, que ton plumage est beau.
Sous les plis de sa robe noire
Aubin, le jeune Aubin, épris d'un fol amour
Avec moins d'éclat et de gloire
Se montre aux yeux de la Candour.
Le jais auprès de toi n'a qu'un noir sombre et triste,
L'aigle a moins de courage et les yeux moins perçants,
Et si de tes vertus qui ravissent mes sens
Je voulais te faire la liste,
Il me faudrait plus de dix ans.
Surtout tes admirables chants
Sur les airs du fameux Batiste
L'ont, à ce qu'on m'a dit, emporté de tout temps.
Oui, crois-moi, surtout tes talents,
C'est ta belle voix qui m'enchanté,
Elle passe à mon gré le luth, le flageolet,
Ah ! que j'aurais l'âme contente,
Si tu m'en fredonnais seulement un couplet !
Ainsi parlait le fin compère,
Et c'était justement par contrevérité,
Louer Frobert d'être sincère,
Le vieux Lubin de probité,
Cadmus de n'être point de soi-même entêté,
Nasica d'être prompt au rapport d'une affaire,

Et d'avoir sur toute matière
Une haute capacité.
Mais de l'encens trompeur dont son âme est charmée,
Le corbeau gobe la fumée,
Et croyant égaler du moins un rossignol
Pour croasser dans son ramage
D'un opéra moderne un amoureux passage,
Il ouvre son bec en bé mol.
Mais en même temps le fromage
Echappe et le renard prompt à le ramasser,
L'avale et rit du personnage
Qui s'est ainsi laissé sottement amuser.



MORALE

Il y a peu d'hommes qui ne soient les dupes de la flatterie lorsque le flatteur a l'adresse de les prendre par leur faible. L'amour-propre qui nous préoccupe est le véhicule de ce poison ; c'est lui qui de l'oreille le porte au cœur, et plus un homme est élevé, plus il est en butte aux surprises de ce venin.

FABLE LXVIII



DU RENARD ET DU VAUTOUR



La Punition divine



Dat justam sceleris pœnam Jove vindice Vultur,
Dum securus Ovas, perfide, numen adest.



*Tel rit se déroband à la vengeance humaine,
Que le Ciel en courroux par des ressorts secrets,
Conduit pas à pas à la peine
Que méritent tous ses forfaits.
Souvent même il trouve en son crime
La source de son châtimement,
Et de ses propres mains se creusant un abîme,
Au précipice ouvert se jette aveuglément.
Ô toi donc qu'un perfide ou qu'un injuste opprime,
Laisse au Ciel qui le voit le soin de te venger,*

*En vain ce criminel lève sur toi la tête ;
Plus il se croit loin du danger,
Plus la foudre des dieux à l'écraser est prête.*

Un scélérat vautour dit un jour au renard :
Lions commerce ensemble et cherchons quelque part
A nous loger tous deux : je le veux bien, dit l'autre,
Ce gros chêne que vous voyez
Peut fort bien nous prêter et sa tête et ses pieds,
Le bas pour ma retraite et le haut pour la vôtre.
Tous deux ainsi d'accord, le vautour au sommet
Pour y couvrir bâtit son aire,
Tandis que l'autre aux pieds se creuse une tanière,
Fait ses petits et les y met.
Chacun allant chercher sa proie,
Et rapportant quelque butin,
D'abord d'une commune joie
En faisait part à son voisin ;
Mais qu'il est bon de voir avec qui l'on s'allie !
Un jour notre renard abandonnant son trou
Etait allé je ne sais où
Quand le traître vautour rempli de perfidie
D'une douce union rompant tous les liens
Des petits renardeaux fit gorge chaude aux siens.
Au retour de la promenade
Le renard désolé rentre et voit l'incartade
De l'infidèle associé,
Tandis que le vautour de la cime du chêne
Rongeant encor les os, se riait de la peine
Du père malheureux qui gémissait au pied.
Traître, disait ce père, il est vrai que ton aile
Dérobe à mon courroux ta tête criminelle ;
Mais ne présume pas être moins châtié,
Si ma dent ne saurait t'atteindre
Pour venger sur toi mes petits,
Songe qu'il est des dieux à qui je vais me plaindre,
Des dieux qu'un perfide doit craindre,
Et qui ne laissent point les crimes impunis.
Ses cris des dieux furent ouïs ;
Car tandis qu'implorant leur suprême justice
Il exhale le feu de son courroux amer,
Jupiter l'écoutait d'une oreille propice

Et préparait le précipice,
Où l'oiseau scélérat se devait abîmer,
Car comme un méchant court de malice en malice,
Il prit en l'air son vol et de loin vit fumer
Les restes d'une bête offerte en sacrifice,
Il se lance à l'autel et du milieu des feux,
Joignant le sacrilège au crime,
Ravit la chair de la victime,
La porte à ses petits et la partage entre eux.
Mais il ne prévint pas qu'à cette chair fumante
Pendait un charbon enflammé.
L'aire prend feu, le feu s'augmente
A la faveur du vent dont il est animé ;
Mais à mesure qu'il s'allume,
Tous les petits vautours dont l'aile était sans plume,
Du haut du nid sautent à bas.
Le renard irrité les saisit, les dévore,
Et dit dans le plaisir de ce sanglant repas
Que la vengeance est douce et bien plus douce encore,
Lorsque pour nous venger les dieux prêtent leur bras !



MORALE

La Justice divine ne laisse point de crimes impunis et, soit qu'elle rende leur châtimement visible aux yeux des hommes, soit qu'elle se le réserve à elle seule, tôt ou tard la peine suit le forfait, et lorsqu'on lui en laisse la vengeance, elle est plus sûre que si l'on s'efforçait de la vouloir prendre soi-même.

CONTE LXIX



DU VAUTOUR PROCUREUR



Le Procureur



Invitat blandè quos rostro sorbet edaci
Vultur, sic fatuo blanda voraxque Themis.



*Ne plaide point et suis l'avis que je te donne,
Laisse-là le procès, crois-moi.
Mais mon procureur dit que mon affaire est bonne,
Oui pour lui, mais non pas pour toi.
Plaider ! Oh, la plaisante chose,
Quel fruit prétends-tu donc plaideur de tes lauriers,
Il ne t'en reviendra qu'une métamorphose
De tes sacs pleins d'écus en sacs pleins de papiers.
Quoique maître vautour te dise,
Si l'on vient sans raison demander ton manteau,*

*Donne le juste-au-corps, donne aussi le chapeau,
C'est l'unique moyen de sauver ta chemise.
N'en crois pas son début tout confit en douceur,
Mais fuis de ce vautour la griffe insatiable,
Et pour en concevoir une plus juste horreur,
Vois dans cette petite fable
Ce que c'est qu'un bon procureur.*

Au sein des Ardennes sauvages
On voit un certain bois des autres écarté,
Célèbre par les brigandages,
Des avides oiseaux dont il est habité.
D'un antique château bâti sur sa lisière,
Jadis on le nomma le bois du *Catelet*,
D'animaux ravissants, véritable tanière,
Et dont le moindre oiseau du moins est tiercelet,
Dans cette forêt meurtrière
Autours, sacres, faucons, en oiseaux effrontés
Avec une plume légère
Savent voler de tous côtés.
Les plus faibles oiseaux las de s'en voir la proie,
Font plainte au monarque des Cieux,
Et vont le prier qu'il envoie
Quelque oiseau de sa part qui les défende mieux.
Certain vautour à cœur farouche,
Ongles crochus, subtils et forts,
Mais d'un hypocrite dehors
Contrefaisant sainte Nitouche,
Un faux ris dans les yeux, faux compliment en bouche,
Et pliant devant tous et la tête et le corps,
Fit si bien par ses simagrées,
Qu'on le vit procureur dans toutes ces contrées.
Le voilà de basoche, il faut le marier,
Pour acquitter charge et pratique.
Il épouse aussitôt la veuve d'un lanier,
Demi-vieille, et dit-on, couci-couça pudique,
Le mariage fait, maître vautour s'applique
A faire valoir le métier,
Comme fait l'Arabe Aligier.
D'abord en rusé politique,
Il va rendre visite à tous ses gros clients,
Promet foi, zèle, vigilance,
Et répète surtout qu'il n'est pas de ces gens

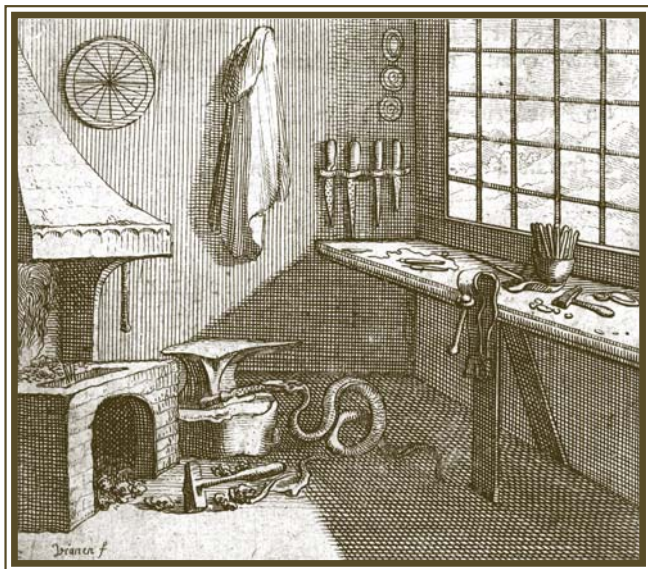
Qui du sang du plaideur engraisent leur substance,
On l'écoute avec confiance.
Déjà de tous côtés dans les directions,
Il a petite peine et très ample salaire ;
Et par ses rusés espions
Il évente de loin tous les décrets à faire.
Un jaloux étourneau veut-il dans son chagrin
Publiant lui-même sa honte,
Se voir un sot en parchemin,
A flatter ses fureurs, vautour trouve son compte.
Mais c'est trop peu pour lui que de plumer l'oison,
Et certain jour pressé d'une faim plus aiguë,
Il convoqua dans sa maison
De ses plus gras clients la nombreuse cohue.
Je veux, dit-il, vous régaler,
Venez tous célébrer le jour de ma naissance.
Il n'eut pas achevé qu'on voit en affluence
De toutes parts chez lui nombreux oiseaux voler,
Surtout pigeons dodus et grosses alouettes,
Dont le compère était friand.
Le traître est à sa porte, et là d'un œil riant
Reçoit les troupes indiscrètes.
Mais quand tout fut dedans, savez-vous leur destin,
En procureur qui fait vivre de Turc à More
De tous ses clients qu'il dévore,
Il se fait à lui-même un plantureux festin.



MORALE

Rien n'est si attirant que le premier accueil d'un procureur pour vous faire entrer dans la nasse, mais êtes-vous sous sa patte, il allonge ses griffes, vous déchire et vous dévore, et la destinée d'un plaideur est de devenir la pâture des vautours du palais.

FABLE LXX



DU SERRURIER ET DE LA COULEUVRE



La Satire insolente



Dente gemit fracto Coluber dum frangere ferrum
Tentat; sic læso Dite Poëta peris.



*Etna contre le Ciel en vain murmure et tonne,
Il ne peut y porter ses foudres menaçants,
Ainsi quand tu choques les grands,
Tu vois sur ta propre personne
Retomber tes traits impuissants,
Ne va donc point, fou de l'encens,
Que de tous côtés l'on te donne,
Satiriser à tes dépens.
Charge de ton pinceau les traits d'un ridicule.
Confonds le vicieux sous tes pieds abattu,
Mais exempte de ta fêrule*

*Et la puissance et la vertu.
On peut dauber un fat qui tel que Foucanelle
En dépit du bon sens, voudrait en plein palais
Des sots en parchemin se faire le modèle,
On en rit, et de tels portraits
D'un lardon correctif fournissent la matière ;
Mais d'un homme puissant irriter la colère,
Peindre *** en gros mulet,
Chargé de deux sacs de farine,
Censurer d'Artemon le luxe et la cuisine,
Et de cent petits soins qu'a pour un gros valet
La vieille Olympias qu'enveloppe l'hermine,
C'est faire ce que fit en se brisant les dents,
Couleuvre de fort petit sens.*

Mirel gras et replet, homme d'épais volume,
Fut maréchal ou serrurier,
C'était un vrai Vulcain habile en son métier,
Et qui du bruit de son enclume
Etourdissait tout son quartier.
Mais son fils en quittant le marteau pour la plume
Fut tireur d'or et sut en plus mettre à couvert
Que son père jamais n'avait battu de fer.
Or un cocher dans sa boutique
N'eut pas plutôt un jour vanté certain vin vieux,
Que les apprentis curieux
De juger de ce jus bachique,
Au bouchon exalté furent donner pratique.
Plus en forge on ne vit cyclopes à bras forts,
Par de prodigieux efforts,
Ou tirer le soufflet ou frapper sur la masse,
Et forgerons, petits et grands,
Tous se suivirent à la trace,
Comme cannes qui vont aux champs,
Sans songer seulement, tant leur pied fut alerte,
Qu'ils laissaient la boutique ouverte.
Tandis que la troupe amoureuse du jus
Mettait en s'escrimant des fleurets de Bacchus
Sur pinte pot, sur pot chopine,
Une couleuvre à plis tortus,
En cercles arrondis élevant son échine,
Et de ses membres verdoyants
Traînant l'ondoyante machine,
Vit la boutique vide et se glissa dedans.
Ainsi lorsqu'une fille en intrigue galante
A l'amant qui s'impatiente,
Laisse de nuit ouverts et verrous et loquet,
S'il sait que la mère ou la tante

Ne sont point dans la chambre, il s'y glisse en secret,
C'est ainsi qu'entra dans la forge
La couleuvre à la dent qui porte le poison,
De venin elle enfle sa gorge,
Sa langue est un trait vif, son œil un vrai tison,
Et des coups de sifflet qu'il pousse
A mesure qu'il se courrouce,
Il fait retentir la maison.
Tel est dans les fureurs de son aigre satire,
Le poète Lardin qui ne fait que médire,
Et tel dans le palais est le perfide auteur
D'une impudente calomnie,
Par qui Socrate vit d'un poison imposteur
Son innocence atteinte et sa vertu ternie.
La couleuvre en entrant d'abord rencontre à bas
Un gros crampon battu sous trois vigoureux bras :
De sa gueule elle le ramasse,
Le serre entre ses dents et ne l'entame pas.
Elle le quitte et va sur une lime neuve
Faire des efforts impuissants :
Mais après une folle épreuve,
Bien loin de la briser, elle se rompt trois dents.
De plus en plus son feu s'allume,
La rage la saisit, et voulant se venger,
Elle se lance sur l'enclume,
Et se flatte du moins de pouvoir la ronger.
Mais elle y trouve encore une pire fortune,
Et de ses efforts vigoureux
Le succès fut si malheureux,
Que de toutes ses dents il n'en resta pas une.
Ainsi quand le poète, insolent, indiscret,
Ose d'un satirique trait
Se jouer à quelque puissance,
Loin de rire aux dépens d'autrui,
Et de voir triompher sa folle médisance,
Tout le mal retombe fur lui.



MORALE

Il est imprudent d'attaquer ce que nous ne pouvons entamer : cette couleuvre est la figure du satirique insolent ; et ce crampon, cette lime et cette enclume nous marquent la puissance qu'on ne peut attaquer sans s'exposer à se perdre soi-même et à se briser les dents dont on croit les mordre.

CONTE LXXI



DU CERF QUI LOUE SES CORNES



Le mauvais Discernement



Crura videt Cervus damnatque, & Cornua laudat ;
Utile dum spernis sic nocitura placent.



*L'homme à bien décerner n'est pas toujours habile,
Et l'apparence le séduit ;
Il méprise souvent ce qui serait utile,
Pour s'attacher à ce qui nuit.
Combien tranquillement pourraient dans leur ménage
Vivre contents, riches, heureux,
Qui vont sur l'étranger rivage
Chercher un écueil dangereux !
Ne voit-on pas un fat qui franchissant les bornes
De la droite et saine raison,*

*Se mire comme un cerf et se plaît dans des cornes
Qui bouleversent sa maison ?
Fatal aveuglement d'une fureur brutale
Qui met de travers leur esprit ;
Mais sans prévenir la morale,
Voyons ce qu'en sa fable Ésope nous en dit.*

Belles cornes en tête ont cerfs à grand corsage,
C'est pour eux un riche ornement ;
Et celles que veut sottement
Se donner par arrêt certain badaud peu sage
Par le conseil de Pillardin,
Au prix d'elles ne sont que cornets à bouquin.
Un cerf donc à large paumure,
Un matin après sa pâture,
Pour boire, fut chercher de l'eau,
Et vint à travers de la plaine,
Où du sein d'une roche une claire fontaine
Tombait dans la prairie et formait un ruisseau.
Sa pure et tranquille surface,
Telle qu'un fin cristal ne faisait pas un pli,
Et du miroir le plus poli,
On aurait dit voilà la glace.
Après du frais ruisseau le cerf arrive, boit,
Se reconnaît, s'admire et voit
Dans le miroir de Poliphème
Sa jambe déliée et son bois orgueilleux,
Beau bois, s'écria-t-il, chères cornes que j'aime,
Plus que le jeune Ormin n'aime ses blonds cheveux,
Superbe enfantement de ma tête féconde,
Rien est-il comparable à tes charmants appâts ?
Qui n'a pas de cornes n'est pas
Digne de se montrer au monde.
Cornes encore un coup, cornes qui m'enchantez,
Non, je ne saurais trop admirer vos beautés.
Mais vous, pieds délicats, vous jambes si menues,
Qui n'êtes dans les plus grands cerfs,
Qu'un composé d'os et de nerfs,
Que vous répondez mal à nos têtes cornues !
Fallait-il que le Ciel mût, en nous composant
De si petits appuis sous un faix si pesant ?
Quelle horrible laideur ! Et que je vous méprise !
Le cerf en se mirant dans l'eau,

Faisait avec grande méprise
Ce sot raisonnement dans son faible cerveau :
Quand soudain du fond de la plaine,
Un grand bruit de chasseurs et de chiens et de cors
Le fit d'un saut léger partir de la fontaine,
Et du côté du bois tourner tous ses efforts.
La meute en même temps donne sur ses brisées,
Clabaude, approche et le poursuit,
Oh! quel plaisir lui sont ses jambes méprisées !
Il s'échappe, il se dresse et fuit.
Deux fois sur ses erres perdues,
Les chiens tombèrent en défaut ;
Mais deux fois le rusé Brifaut
Démêla d'un nez fin ses pistes confondues :
Les voilà tous après en haleine et le bois
Ressentit de cors et d'abois.
A l'approche des chiens il double sa vitesse,
Et faisant un nouvel effort,
Plus il sent que la voix le presse,
Plus il s'enfonce dans le fort.
Mais ses cornes embarrassées,
Ses cornes qu'il croyait le plus grand de ses biens,
Dans un amas confus de branches entassées,
L'arrêtent tout à coup et le livrent aux chiens.
Pris donc et convaincu de n'être qu'une bête,
J'eus pour vous du mépris, dit-il, agiles pieds,
Et cependant vous me sauviez :
Et vous que j'aimais tant, parure de ma tête,
Cornes qu'un certain sot n'a point et veut avoir,
C'est vous qui me livrez à tout mon désespoir.



MORALE

Le faux raisonnement de ce cerf nous montre
comme souvent les hommes, ou trompés par la
fausse apparence, ou faute de réflexion sur leurs
véritables avantages, louent ce qui leur nuit et
méprisent ce qui leur serait le plus utile.

FABLE LXXII



DE L'ÂNE MÉCONTENT DE SON ÉTAT



L'Impatience



In pejora cadit dum sortem mutat Asellus ;
Contentus propriâ sorte beatus erit.



*Jamais de son destin l'homme n'est satisfait,
Impatient de sa fortune
Ce qu'il est toujours l'importune,
Et pour un autre sort il fait nouveau souhait.
Cependant fort souvent loin de gagner au change
Quand le Ciel exauce ses vœux,
Il voit que bien loin d'être mieux
De ses cris indiscrets la fortune se venge,
En le rendant plus malheureux.*

*Heureux donc le mortel qui d'une âme tranquille
Vit de son propre état content jusqu'à la mort,
Et ne ressemble pas à cet âne indocile,
Dont je vais vous conter le sort.*

Autrefois un baudet, animal que nature
A la souffrance a destiné,
Chez un bon jardinier avait ample pâture :
Des chardons le matin, du son à son dîner,
Souvent fraîche litière, et dormait sous toiture
Il est vrai qu'il fallait aller chaque matin
Du jardin au marché porter force légumes,
Et suivant les bonnes coutumes
De la correction essuyer le chagrin.
Comme au mal qu'on ressent l'âme se donne entière,
Et qu'on ne songe point au bien dont on jouit ;
L'animal mieux fourni d'oreilles que d'esprit,
Fit au dieu des baudets prière,
Et cria tant que du jardin
On le passa dans un moulin.
Il se crut fort heureux d'avoir changé de maître ;
L'avoine, disait-il tout bas,
Ni l'orge en ce lieu-ci ne me manquera pas,
A gogo je vais m'en repaître.
Ainsi le pensait-il, mais il eut beau conter,
Il fallut bientôt déchanter ;
Force coups de bâton, petite nourriture,
Soir et matin plier le dos
Sous des fardeaux pesants de grain ou de mouture,
Et toute la nuit sur la dure
Sans abri prendre son repos.
Voilà de ce baudet la seconde aventure.
Ce n'est pas tout. Chagrin de se voir moins heureux
Et privé des plaisirs qu'il s'était mis en tête,
A Jupiter la pauvre bête
Fait encor de nouveau ses vœux.
Le dieu pour exaucer la prière importune,
Lui procure un maître nouveau,
Et l'établit enfin pour dernière fortune
Baudet de poste à Montereau.
Qui peut compter les bastonnades
Qu'il reçut en fort peu de mois ?

A force enfin de coups, de rudes promenades
De diète forcée, on le met aux abois ;
Il tombe au coin d'un petit bois.
En vain martin bâton sur son échine joue,
Recru, las, immobile, étendu dans la boue,
Il ne saurait se relever ;
La nuit vient et la caravane
Qui veut passer chemin au boubier laisse l'âne,
Que peu de temps après un loup vint achever.
C'est ainsi qu'en voulant mieux être,
Fort souvent on se met plus mal ;
Témoin ce stupide animal,
Enfin mangé du loup pour trop changer de maître.



MORALE

Par le succès malheureux des désirs inquiets de
cet âne, qui ne pouvant vivre content dans son
état, a toujours été de pis en pis, l'on peut ap-
prendre que les hommes mécontents de leur for-
tune ne gagnent rien le plus souvent à changer
de condition, et que c'est une grande prudence
de pouvoir vivre satisfait de l'état auquel on se
trouve.

FABLE LXXIII



DU CHIEN ET DE L'OMBRE



L'Avidité trompée



Decipit umbra Canem & rictu cibus exit hiant ;
Sic cupidum ignoti fallit imago boni.



*Une âme qui se croit heureuse
Possédant les honneurs, les biens, la volupté
En quittant la réalité,
N'embrasse qu'une ombre trompeuse
D'une fausse félicité.
De l'éclat des grandeurs quand cette âme est charmée
Rien ne la repaît plus qu'une vaine fumée ;
Et l'autre qui bien loin de prendre son essor
Par la route que tint Alcide,
Pâlit, languit, sèche sur l'or,*

*Immolant son repos à son amas sordide,
Pour attraper des riens quitte un riche trésor.
Veux-tu donc, ô mortel ! t'attacher au solide ?
Pour suivre la vertu, laisse là les plaisirs ;
Et ne te rends jamais, comme un chien trop avide
La dupe de tes vains désirs.*

L'heure de mon souper venue,
On tira de ma broche un carré de mouton,
Et ma servante Jeanneton,
Pour causeuse au quartier connue,
Loin d'avoir l'œil au rôti de sa broche tiré,
Le planta sur un plat et s'en fut dans la rue
Causer avec Pierrot, le valet du curé.
Cependant un barbet à succéder habile
Convoitait de l'œil mon carré,
L'absente Jeanneton rendait le coup facile ;
Ainsi se voyant seul, il goba mon souper,
Sortit et s'en alla d'une jambe gaillarde
Passer entre ma babillarde,
Et Pierrot avec elle au babil occupé.
Au voleur, au voleur, cria ma cuisinière,
Pierrot prit un bâton, courut après le chien,
Mais d'un jarret alerte, il détala si bien,
Que le laissant bien loin derrière,
Jurant et pestant de chagrin,
Il s'en fut avec son butin,
Jusque au bord de la rivière.

Là, croyant en repos gober le bon morceau,
Il tourne tête et voit le coureur sur sa trace,
Il se lève, et fuyant le bras qui le menace,
Bale en bouche il décampe et se lance dans l'eau.

Le dieu qui donne la lumière
Était au bout de sa carrière,
Ses chevaux en écume hennissaient au nectar,
Et dans le penchant de leur chute,
De crainte de la culbute,
Tiraient à courbettes le char.

Tous les corps s'allongeaient dans leur ombre épaisse
Dans la sienne on eût pris la prune pour un œuf,
Et la folle grenouille après s'être grossie,
En regardant son ombre eût pu se croire un bœuf
Pour gagner l'opposé rivage,

A peine mon barbet se fut mis à la nage
Qu'aux rayons du soleil jetant l'œil sur les eaux
Comme un chien le plus sot du monde,
Il crut apercevoir sous l'onde
Dans l'ombre du carré le roi des aloyaux.
Que vois-je, dit-il, plein de joie ?
Le Ciel offre à ma gueule une nouvelle proie
Digne de remplir mes boyaux.
Aloyau de mon âme, il faut que je te mange,
Tu fus toujours l'objet de mon tendre appétit,
Du morceau que je tiens, je vais faire un échange,
Et comme un animal d'esprit,
Pour le plus gros morceau quitter le plus petit.
C'est ainsi que le sage en use ;
Et par cette raison la voisine Margot,
Finette qui jamais dans son choix ne s'abuse,
A Robin préfère Pierrot.
Ainsi raisonnait dans sa tête
Mon sot barbet séduit par l'appât décevant,
Il entrouvre la gueule, et la stupide bête
Pour son mouton lâché ne gobe que du vent.
Travaillons tous tant que nous sommes
A ne point nous donner de semblables remords ;
Mais dans ce monde, hélas, que d'hommes
Prennent l'ombre et laissent le corps !



MORALE

Tout homme qui quitte les véritables biens de l'esprit, qui consistent dans la tranquillité de l'âme fondée sur la vertu, pour s'attacher aux faux biens de la terre qui ne peuvent causer que du trouble et de l'inquiétude, est semblable à ce chien qui quitte un bon morceau qu'il tient dans sa gueule pour prendre une ombre vaine dont il est trompé.

FABLE LXXIV



DU SINGE HABILLÉ



Le faux Dehors



Nota sub humanâ ridetur Simia veste ;
Cùm te Asinelle teget purpura, talis eris.



*Parle, disait un philosophe,
Afin que je te puisse voir ;
Ce n'est point la couleur qui fait la bonne étoffe,
Qu'un drap soit bleu, blanc, rouge, noir,
Pour savoir sa valeur, il faut que j'examine
Si le corps en est bon, si la trame en est fine :
Plus francs que nous, tous les oiseaux
Se font connaître à leur plumage ;
Jamais pour tromper leurs égaux
Ils ne déguisent leur ramage :
L'homme seul en tous lieux contre l'homme embusqué,
Marche le visage masqué,
L'habit ne le fait point connaître,
Théon ses coffres pleins veut qu'on le croie gueux,
Et le petit Cléon dans son faste pompeux
N'est rien moins dans le fond que ce qu'il veut paraître.
Chacun tâche à se déguiser,
Et d'un habit trompeur veut se faire un mérite.
Malheur aux yeux dupés qu'un dehors hypocrite
A su sottement abuser.*

Est-il un animal dans toute la nature
Qui soit plus difforme, plus laid
Qu'un singe, quoi qu'il semble fait
Sur le modèle heureux de l'humaine figure ?
Dans l'Inde cependant l'homme plus qu'archifou
Comme un dieu sur l'autel en pagode le place,
Devant lui fléchit le genou,
Se prosterne, enterre la face,
Et tire de chaque grimace
Qu'à ses yeux fait le sapajou
Ou son bonheur ou sa disgrâce.
Or si quelque ignorant qui serait sans vertu,
En voyant révéler sa robe longue et noire,
Dont son argent l'a revêtu,
En conçoit une vaine gloire ;
Pourquoi ce sapajou, sur l'autel encensé
Par un homme insensé
Ne s'en ferait-il pas accroire ?
Un donc, qui pendant quelque temps
En pagode indienne avait gobé l'encens,
En mandarin vêtu fit en France voyage ;
Vit Paris, Versailles, la Cour,
Et suivant le commun usage,
N'en put voir les beautés sans prendre de l'amour.
Il aime donc Céphise et désira lui plaire,
Et sachant que de tous les airs,

Un air brusque de mousquetaire
Rendait plus aisément tous les chemins ouverts,
Entrant chez Philidor, il en prit la figure

Et la parure,
Il endosse d'abord sur sa vilaine peau,
Chemise qui partout éclate
D'une fine maline à patron tout nouveau,
Roule culote rouge, avec bas d'écarlate,
Soulier ciré bien fait, boucle d'acier poli,
Veste à fond d'or devant, et taffetas derrière,
Justaucorps bleu, taillé de galante manière,
Et de brandebourgs d'or complètement rempli.
La Steinkerque passant par double boutonnière,
La perruque à la cavalière,
Le chapeau retroussé, mais porté sous le bras,
Forte épée au côté pendue,
A garde singulière et d'où tombe fort bas
Grosse dragonne d'or par Perdrigeon vendue.
Content de sa parure, il courut au miroir
Pour se voir ;

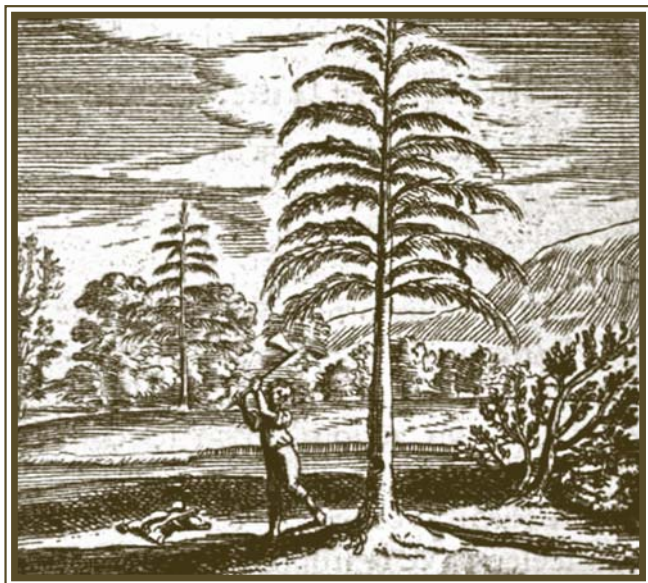
Et s'y crut un nouveau Narcisse,
Comme Flore au nez épaté,
Petits yeux, gorge sèche et peau teint en jaunisse
Se croit en se mirant une rare beauté.
Satisfait de son port et de sa bonne mine,
Il se rend chez Céphise, et d'un air cavalier
Peignant sa perruque blondine ;
Sans qu'un laquais l'annonce il monte l'escalier,
Entre dans la chambre, et Céphise,
De l'éclat de l'habit surprise
Basque, dit-elle, un siège et vite, êtes-vous fou,
Un fauteuil à Monsieur le comte,
Mais le comte de Sapajou
Dès le premier pas se démonte,
Fait mal sa révérence, et voulant avancer
Et complimenter la donzelle,
D'une affreuse grimace, il effraie la belle,
Et ne put de sa gueule un seul mot prononcer.
Céphise reconnaît la bête,
Crie au secours, prend un tricot,
Et dit en lui sanglant la tête,
Un magot habillé n'est jamais qu'un magot.



MORALE

Suivant le vieux proverbe « L'habit ne fait pas le moine », il ne faut point juger d'un homme par le seul extérieur ; c'est par ses paroles et par ses actions qu'on le connaît : l'hypocrite se masque d'un dehors trompeur, il paraît vertueux et n'est au fond qu'un scélérat, et le stupide, quelque emploi qu'il ait, demeure toujours stupide.

FABLE LXXV



DU MYRTE DEVENU SAPIN



La Grandeur dangereuse



Facta Pinus cecidit Mirthus prostrata securi.
Altiùs evectus promptiùs inde cadet.



*Une haute fortune est toujours dangereuse,
Mais on coule une vie et sûre et plus heureuse
Dans la paix d'un modeste sort ;
Qui veut trop s'élever trouve qui le terrasse,
Plus l'arbre est grand, et plus il doit craindre l'effort
De la hache qui le menace.*



Un myrte las de son destin
Et de ramper toujours rasibus de la terre,
S'étant mis dans la tête un jour d'être sapin
En fit humble prière au maître du tonnerre.

Un sapin, dit-il, jusqu'aux Cieux
Elève sa tête superbe ;
Il se rend le voisin des dieux,
Tandis qu'enseveli dans l'herbe
Je me produis à peine aux yeux.
Si par métempsycose autrefois Pythagore
Qu'à Siam l'on révère encore,
Fit d'un cheval un homme et d'un homme un cheval,
Du seigneur Jupiter la main toute-puissante
Peut bien aussi filer par un nouveau canal
Le suc qu'il m'a donné pour âme végétante :
Oui, grand Dieu, tu le peux, de petit, fais-moi grand,
Fais-moi sapin, je t'en supplie ;
Tu n'es, dit Jupiter, qu'un fat, qu'un ignorant,
La plupart des souhaits ne sont rien que folie ;
Mais puisque tu le veux, je le veux bien aussi.

Monsieur Jupiter grand merci,
Dit l'arbuste, et soudain il sent sa tige croître,
Grossir, s'élever dans les airs ;
En un mot le voilà tel qu'il désirait être,
Un sapin des plus hauts qui fut dans l'Univers.

Ravi de se sentir dans une autre posture,
Que quand au coin d'un boulingrin
En Hollande, il faisait plus petite figure
Il en devient cent fois plus vain ;
Mais au lieu que myrte paisible

Il eût en sûreté vécu dans son jardin,
Le redoutable coup d'une hache terrible
Lorsqu'il n'y pense pas le frappe et fait enfin
Tomber de haut en bas le superbe sapin.
C'est ainsi que grandeur qui ne nous est point due,
Attire notre chute et nous fait succomber,
Et que plus on se voit élevé dans la nue,
Plus on se sent près de tomber.



MORALE

Ce myrte nous représente un homme qui dans une fortune médiocre mène une vie douce, tranquille et qui n'est point exposée à des revers funestes ; et le sapin qui, abattu à coups de hache, est la figure de ceux qui, élevés à une grande fortune, s'y trouvent plus exposés aux périls qu'ils ne l'étaient auparavant.

CONTE LXXVI



DE LA PIE HÉRITIÈRE DU RAMIER



L'Héritier perfide



Pro Medico duxit Falconem Pica Palumbo ;
Scripserat hæredem, sic inimica fuit.



*D'une trompeuse voix un héritier sait feindre
Mille soins obligeants pour nous faire plaisir ;
Mais plus nos biens sont grands et plus nous devons craindre
D'impatienter son désir.
Qu'on est fou quand d'un légataire
On fait dépendre son destin !
C'est vouloir mourir que de faire
Son héritier son médecin.
Un oncle sans enfants marche à la sépulture,
D'un pas que le neveu trouve toujours trop lent,*

*Oh ! qu'un homme est tenté de presser la nature,
Quand de gueux en une heure il peut être opulent.
Qui des neveux d'Oronte entendrait la prière*

*Ne nierait pas ce que je dis.
Mets, disent-ils, seigneur, notre oncle dans la bière,
Et son âme en ton paradis.
Heureux que leur impatience
Veuille bien s'en tenir à de simples souhaits,
Et n'a point recours à ces mets,
Dont Locuste avait la science.
Ecoutez comme de son temps
Le Phrygien que je copie
A peint dans une ingrate pie
Ces héritiers impatients.*

Par usure et par bon négoce
Un ramier jadis jeune et gueux
Était devenu riche et vieux ;
Et quoique quatre fois il eût été de noce,
Il n'avait enfants ni neveux.

Une cousine héritière éloignée
Introduite en son cœur à force de présents,
A sa succession seule était destinée

En dépit des autres parents.
C'était une maîtresse pie,
Avec son casaquin de blanc et noir mêlé,
Babillarde, fine, hardie,

Et surtout ayant bec vingt fois mieux affilé
Que soubrette de comédie.

C'était de la maison le vrai cheval de bât,
Insinuante, adroite, au cousin complaisante,
Elle entraînait dans tous ses ébats,

Et de ses secrets confidente,

Elle seule savait où gisaient ses ducats.

Enfin par ses soins, ses adresses,
Ses devoirs assidus, ses subtiles caresses
Cette fine mouche fit tant
Qu'éloigné de sa ménagère

Le ramier ne pouvait passer un seul moment.

Or il advint un jour que pour une salade

Qu'il dévora trop goulument,
Le bon cousin tomba malade.
Ce ne fut d'abord qu'un dégoût

Suivi d'un fort grand mal de tête ;

Enfin la fièvre vint si forte que la bête

Né put plus se tenir debout.

C'est alors qu'avec artifice

La pie entrant dans ses besoins

Lui marque sa chaleur par mille petits soins,

Que de le soulager faisant tout son délice,

Elle va pour de bons bouillons

Chercher veau succulent, choisir tendres chapons,
Et remplit de Cusiffle elle-même l'office ;
Le malade en un mot se sent si bien soigné
Qu'il ne songe déjà qu'à payer le service
Qui l'a si fortement gagné.

Cependant le sang se fermente
Par le levain pourri des acides malins,
La fièvre tous les jours augmente,
Et son feu secret se foment
Dans le creux de ses intestins.

Dans cet état, il fait appeler son notaire,
Maître Protocolin dûment accompagné ;
Et dans la forme la plus claire

Faisant son testament bien dicté, bien signé,
Par un coup qu'il croit de justice

Y nomme sa cousine unique légatrice :
Son esprit sur ses biens n'étant plus agité,
Songeons uniquement, dit-il, à ma santé,

Cousine, il faut suivant l'usage
Voir un bon médecin, prendre quelque breuvage
Ou m'ôter de ce sang que je crois fort gâté.

Va-t-en de la prochaine ville
M'en faire venir un, mais de la Faculté ;
Car sans le grand bonnet on ne peut être habile.
Qui voulez-vous ? Lonpui ? Son savoir est vanté,
Dit la pie, en ses mains toute cure est facile,
Et l'intérêt, dit-on, ne l'a jamais tenté.

Oui da, dit le ramier, Lonpui n'est point un âne,
Dans les moulins des Pays-Bas,
Il n'est point de docteur qui porte mieux son bât.
Faites-le moi venir, fût-il chez Marianne

A lui conter pour des ducats
Des riens en beaux discours qu'elle n'écoute pas.

A ces mots la traîtresse pie

Va, court, et pour le médecin

Par une insigne perfidie

Elle lui fait venir le faucon assassin.

Le ramier sous la serre expire et se récrie,

En finissant son triste sort,

Qu'un homme fait grande folie

Quand il se fie

A qui peut aisément profiter de sa mort.



MORALE

L'intérêt agit avec tant de puissance sur l'esprit des hommes, que non seulement il étouffe les obligations et les devoirs de l'amitié, mais souvent ceux de la nature. Ainsi l'homme sage ne confiera jamais sa vie à celui qui peut profiter de sa mort.

FABLE LXXVII



DES DEUX ÉCREVISSSES



L'Exemple des Pères



Cancer retrogradi sequitur vestigia Cancri,
Sic pravum sequitur Filia Matris iter.



*Qu'attends-tu coquette Climène,
D'une fille élevée au milieu des Berlants,
Et qui sans quatre fois reprendre son haleine
Ne peut compter tous tes galants ?
Sous ton fatal apprentissage,
Ne crois pas que jamais elle puisse être sage ;
Pour ne te suivre point le penchant est trop doux.
Ainsi par son glouton de père,
Le jeune Gargamin nourri dans les ragouts
S'abîme dans la bonne chère.
Acante qui saisi d'une avare fureur*

*Fait rouler nuit et jour trois dés sur une table,
Pourra-t-il à son fils inspirer de l'horreur
Pour cette graine abominable ?
De tous les séducteurs l'exemple est le plus fort,
Vers le mal la pente est aisée,
Et lorsque devant nous une ornière est creusée
On ne peut s'en tirer sans un terrible effort.
Par un petit conte d'Ésope
Où cette leçon s'enveloppe,
Je vais vous montrer si j'ai tort.*

Jadis vivait rampante une mère écrevisse
A grosse queue et grosse cuisse,
Barbe au museau, le nez pointu,
Et les yeux noirs à fleur de tête,
Dont médecin qui les apprête
Sait la purgative vertu.
Cette mère avait une fille
Douce, frétillarde, gentille,
La plus belle qui fut une lieue à l'entour,
Et pour qui dès son plus jeune âge,
Tous les poissons du voisinage
Conçurent bientôt de l'amour.
On songea donc au mariage,
Et parmi tant d'amants l'un de l'autre jaloux
Pour prévenir tout badinage
Un cancre fut choisi pour être son époux.
La mère cependant voulut que pour la noce
Pécour lui montrât à danser.
Ce bon maître aussitôt pour la venir dresser
Monta dans son petit carrosse,
Et poche en poche vint avec un grand fracas :
Mais malgré toute sa science,
Danseur habile il ne put pas
Lui montrer ni le moindre pas
Ni la plus simple révérence.
L'Étang vint après lui l'abordant en cadence,
L'Étang qui sait si bien agencer pieds et bras,
Mais quelque chose qu'il pût faire,
La fille ayant toujours ses regards sur sa mère,
Fit avorter ses soins et sa capacité.
Après de tels experts, qui prendre ?
Favié dont tout Paris connaît l'habileté,
Favié la voulut entreprendre ;
Mais toutes ses doctes leçons

Ne purent lui faire comprendre
Que l'on n'avance point allant à reculons.
Pour dernière ressource enfin l'on prit Léance
Qui crut pouvoir à la cadence
De son tambour de Basque en venir mieux à bout,
Mais en vain elle veut inculquer à la belle
Une sarabande nouvelle,
Elle n'opère rien du tout ;
Rien n'instruit la jeune écolière ;
En vain on lui dresse les pieds :
Et plus on lui dit, avancez,
Plus elle recule en arrière.
De son argent perdu la mère entre en courroux,
Et d'un œil irrité regardant la pucelle
Après les avoir chassés tous,
Il faut donc moi-même, dit-elle,
Que je vous apprenne à danser.
Vous le voulez, il faut le faire,
Donnez la main à votre mère,
Et marchez sur le pas qu'elle va vous tracer.
Elle prend à ces mots sa fille pour suivante,
Et demandant une courante,
Se met en mouvement au son des violons ;
Mais au premier pas qu'elle glisse,
Elle n'avance en écrevisse
Que du côté de ses talons.
Sa fille la suit, et la mère
Se tournant vers elle en colère,
Vous allez donc toujours ma fille à reculons,
Dit-elle ? Je vous suis, lui répondit la belle ;
Une fille sage peut-elle
Suivre un guide plus assuré ?
Changez si vous voulez que votre fille change,
Votre exemple est ma règle, avec soin je m'y range,
Et comme vous irez j'irai.



MORALE

Il n'y a point de plus pernicieuse leçon pour les enfants que le mauvais exemple des pères, et c'est inutilement qu'une mère prétend que sa fille sera vertueuse, lorsqu'elle lui a frayé le chemin du vice et de la corruption.

CONTE LXXVIII

DU PITAUD ET DU BOUQUIN



La Langue double



Uno halitu friget pultis, digitique tepescunt.
Sic bifida & talis perfide Lingua tua est.



*Quand tu vois un flatteur qui dit ce que tu veux,
A ses fourbes discours ne sois pas trop crédule,
Plus un poison se dissimule,
Plus le coup en est dangereux.
Fuis surtout l'hypocrite avec sa langue double :
Devant toi fume son encens ;
As-tu le dos tourné, ses lardons médisants
Ne cherchent en tous lieux qu'à te causer du trouble ;
Tout ce qu'il dit, vain compliment
Que son cœur en secret dément ;
Oui, dans le moment qu'il te flatte,
Il te frappe en secret d'un poignard assassin,
Et sous sa langue scélérate,
L'aspic distille son venin.
Dire donc avec artifice
Ici le contre et là le pour,
Si c'est une vertu de cour
Parmi le peuple c'est un vice.
Ne va donc point souffler et le chaud et le froid,
Comme un avocat téméraire,
Qui pour un écu qu'il reçoit,
Dit contre et pour sur même affaire,
Ainsi qu'Ésope parle en un certain endroit.*

Dans la plus froide des saisons
Des cavernes d'Éole une bise partie
Avait soufflé sur terre et frimas et glaçons ;
Et les hommes bien clos auprès de leurs tisons
Rôtissaient le fagot, ou trempaient la rôtie,
Mais un jeune gros gras paysan mal vêtu
A ce souffle cruel exposé le cul nu

N'était pas en état de rire ;
Et pitaude qui l'aurait vu,
Eût eu pitié de son martyre.
Or vous saurez qu'au coin d'un bois
Était le réduit d'un satire,
Avec qui sa bouquine à risible minois,
Pied de chèvre et cornes en tête
Habitait moitié femme et non pas moitié bête,
Le pitaud accablé du froid du vent bisois
Pour mettre à couvert son derrière,
Soufflant fortement dans ses doigts,
Et disant, Dieu vous garde, entra dans la chaumière.
Le satire d'un air dont l'autre fut content
Se leva, lui fit révérence.
Dame bouquine en fit autant,
Et le voyant toujours souffler à toute outrance,
Lui dit, Maître Colas, pourquoi soufflez-vous tant ?
De froid, dit le gros gars, je sens un grand martyre,
Et c'est pour m'échauffer que je souffle en mes doigts ?
Parbleu, voilà du feu, répliqua le satire ;
Approche-toi, caprine apporte-nous du bois.
La bouquine obéit, c'était une gaillarde,
Qui le voyant tout nu trembler en prit pitié.
Le pitaud se réchauffe et cependant prit garde
Que bonne soupe aux choux bouillait sur un trépied,
Avec morceau de lard poussant une fumée
Dont la chambre était embaumée.
A cette odeur suave, il ne se pressa pas
De partir ; cependant voilà la soupe cuite ;
La jeune femme prend nappe, serviettes, plats,
Et met le couvert au plus vite,
Prend la cuiller à pot et dresse le brouet,
En jetant tour à tour une œillade friande,
Sur le gros gars et sur la viande,
Tandis que le satire avec un martinet
Descendit au cellier pour y remplir la cruche,
Il revient. Le pitaud à poitrine d'autruche
Avait un terrible appétit,
Et dévorait des yeux la soupe succulente.
Enfin tout étant prêt, le cornu lui présente
De ce potage aux choux bien épicé, bien cuit,
Une écuelle toute fumante ;

Le pitaud aussitôt la prit,
Et d'une avide impatience,
Crainte de se brûler, souffla sur la pitance.
Pourquoi souffler, dit lors le satire étonné ?
Rien n'est plus chaud que ce potage,
Et quand une heure entière il aurait mitonné,
Pourrait-il l'être davantage ?
Oui, mais il est un peu trop chaud.
Quoi ! pour le refroidir vous le soufflez ? Sans doute,
C'est l'usage, dit le pitaud.
Comment fourbe, sortez, sortez, dis-je, maraud,
Et de votre cabane enfillez-moi la route.
Qu'on décampe, ou de mille coups...
D'où vient donc un si prompt courroux,
Dit le gars ? Quoi coquin, répliqua le satire ;
Souffler de même bouche et le chaud et le froid,
Ce n'est donc rien ? Qu'on se retire.
Mais, dit l'autre, au barreau on serait maladroit
Si l'on n'y savait pas suivant qu'on se rencontre,
Soutenir le pour et le contre.
Eh ! ne me parlez point ici d'un avocat
Déterminé par le ducat,
Dit le bouquin. C'est là que tout passe à la montre.
Mais chez moi, serviteur, je suis plus délicat,
Et je ne souffre point un homme à double haleine,
Dehors. Mais, Monseigneur. Décampez, vous dit-on.
A ces mots, le pitaud, qui craignait le bâton,
D'un pied léger gagna la plaine.



MORALE

Il n'y a rien de si dangereux dans le commerce du monde que ces fourbes qui soufflent tout à la fois le froid et le chaud, qui louent et blâment la même chose, qui en votre présence vous accablent de flatteries et vous déchirent dès qu'ils ne vous voient plus. Cette fable est aussi la peinture d'un avocat qui donne aux deux parties deux différentes consultations qui décident le blanc et le noir sur la même question.

FABLE LXXIX



DE LA MONTAGNE QUI ACCOUCHE



L'Avortement



Mons parit effoetus, ruptâque voragine murem
Fundit. Spes magnæ sic in aborta cadunt.



*Crispin nous promet des merveilles,
Des vers les plus finis que l'on puisse écouter,
Curieux ouvrez vos oreilles,
Le voilà prêt à réciter.
Sur son siège il s'ajuste, il tousse,
Il va remplir notre souhait,
Eh bien qu'en dites-vous, il parle, il se trémousse !
Ce que j'en dis, que c'est un gros âne qui braît ;*

*Ainsi souvent succède à des promesses hautes,
Un ridicule avortement,
Et le sage bossu sur de pareilles fautes,
De sa montagne grosse écrit l'accouchement.*

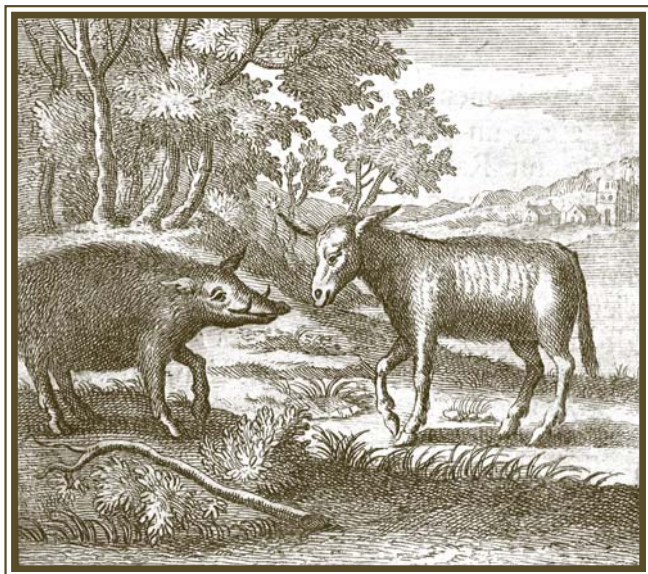
Deux montagnes un jour, s'entend mâle et femelle,
Un Grec les nommerait Émus et Rodopné,
L'une et l'autre à flanc escarpé,
Scellèrent d'un hymen leur ardeur mutuelle.
Bon ! s'écriera quelqu'un, la plaisante nouvelle,
Deux montagnes, dit-on, ne se rencontrent point.
Il est vrai, mais souvent l'une à l'autre se joint,
Par le pied, par le ventre, enfin que vous importe,
Suffit qu'après longtemps la femelle conçut,
C'est Ésope qui le rapporte,
Et conte qu'aussitôt, tout le monde le sut,
De jour en jour, dit-il, de semaine en semaine
On voyait enfler sa bedaine,
De semblable grosseur jamais ventre n'enfla,
Chacun veut deviner quel monstre elle renferme :
Enfin lune sur lune elle gagna le terme,
Ressentit les douleurs et chacun s'assembla ;
Dans une curieuse attente
De toutes parts, le peuple ouvre de larges yeux,
Et de cris mugissants, la montagne épouvante
La terre, les rochers, l'air, la mer et les Cieux,
Par une ouverture profonde,
Qui dans son flanc crevé se fait avec éclat.
A la fin elle accouche, et que met-elle au monde ?
Un rat.



MORALE

L'avortement de cette montagne qui, après un grand bruit, n'aboutit qu'à produire un rat, est la peinture de tant de présomptueux qui forment de grands desseins, s'en promettent des succès merveilleux, et font de puissants efforts qui se terminent à rien ; mais surtout, c'est le tableau de ces vains auteurs qui, après avoir promis des merveilles, ne produisent rien qui vaille.

FABLE LXXX



DU SANGLIER PRIS DANS LE BUISSON



Le perfide Ami



Sus perit infidis fugiens dum Vepribus hæret,
Perfida sic ægro sæpe medela nocet.



*Qu'on trouve peu d'amis fidèles,
Que peu sont marqués au bon coin !
Combien saignent du nez dans le moindre besoin,
Qui tous les jours vous font cent promesses nouvelles,
Sondez donc bien un cœur avant que d'y compter,
En vain au dehors on se fie,
Tél en discours se sacrifie,
Qu'au moindre coup de vent nous s'écarter.
Tout secours étranger dont on se préoccupe,
Ne sert qu'à nous rendre la dupe*

*D'une aveugle crédulité ;
Sur son propre intérêt un ami se mesure,
Et l'on voit peu loger sous même couverture
Intérêt et fidélité.*

*Ames perfides et bazines,
C'est là votre portrait, auprès de vous en vain
Un ami chercherait un asile certain ;
Vous êtes des buissons tout hérissés d'épines,
Qui s'y sauve se perd comme ce sanglier,
Dont le sort à mon sens fut assez singulier.*

Un jour certain baudet allant en promenade,
Près d'un bois dans un champ tout couvert de chardons,

Les trouva si friands, si bons,
Qu'après en avoir fait copieuse esplanade,
Il en voulut encor porter une salade
A son ânesse et ses ânon.

Tandis qu'il la cueillait, il vit pour la pâture
Sortir de la forêt aux champs
Un sanglier des plus puissants,
Sanglier à terrible hure,

A sale justaucorps, grosse et courte encolure,
Petits yeux & cruelles dents.
L'âne peu propre à l'aventure,
Et très poltron de sa nature,
Ne put le voir sans frissonner,
Mais l'autre ayant d'abord quitté son air sauvage,
Après les compliments d'usage
Ils se mirent à raisonner.

Le sanglier d'humeur guerrière,
Sur ses périls courus fit tourner la matière,
Et consulta Maître baudet,
Pour savoir de quelle manière
Dans les plus grands dangers il se comporterait.
Dans la plaine sur vous les chiens ont avantage,
Dit d'un ton de docteur, l'avocat consulté,
Et contre eux il n'est point pour vous de sûreté

Que sous le plus épais ombrage
Du buisson le plus écarté.
J'en sais un dans ce voisinage,
Touffu, d'impénétrable accès ;
Il se dit votre ami, renforcé tout exprès,
Pour vous servir de leur asile ;
Evitez-y des chiens les implacables dents,
Percez-le du boutoir, la chose est très facile,
Puis tenez-vous bien clos dedans.
L'avis fut applaudi par la grognarde bête,
Qui s'étonna que de la tête
D'un âne il put partir conseil de si bon sens.
Ils raisonnaient encor quand de loin dans la plaine,

Parut chasseur suivi d'une meute en haleine.
Le sanglier la vit et bientôt en fut vu ;
Alors chiens de donner sur la bête vilaine,
Qui suivant le conseil reçu,
Rentra dans la forêt prochaine,
Et courut y chercher l'endroit le plus touffu.
Mais la meute ardente à la proie,
S'anime à la voix du chasseur,
Poursuit la bête, court, aboie,
Et perce du taillis la plus forte épaisseur.
Ainsi quand des enfers par sa seule industrie
Aristipe fut échappé,
Aussitôt qu'il fut décampé,
Les lévriers de Barbarie,
Hôtes des ténébreux guichets,
A doigts tournés en durs crochets,
En secondant boursier qui crie,
En vrais fous coururent après.
Entré dans la forêt, le sanglier y ruse,
Y promène les chiens, les tourne, les amuse,
Jusqu'à temps que trouvant le buisson le plus fort
Qui fut dans toute la contrée,
En deux coups de boutoir il s'y fit une entrée.
Mais à peine avec grand effort
Sa tête y fut-elle fourrée,
Que le traître buisson hérissant tous ses dards,
Le pique, le serre, l'embrasse,
Et l'arrête de toutes parts.
La meute cependant qui le suit à la trace,
Arrive, environne le fort.
Il fait pour en sortir un effort inutile,
Et trahi par son propre asile,
Il dit en recevant la mort :
Vous qui d'un sort cruel souffrez la violence,
De l'état malheureux où le buisson m'a mis,
Apprenez à jamais ne prendre confiance
Aux secours que vous ont promis
De faux et de traîtres amis.



MORALE

Il faut bien connaître les personnes avant que
d'implorer leur secours ; la confiance qu'on
prend en de faux amis nous perd et souvent, bien
loin de nous aider, ce sont eux qui nous trahis-
sent, nous livrent et nous font périr.

CONTE LXXXI



DU MARI ET DE SES DEUX FEMMES



L'Égalité dans le Mariage



Dum nigros vetula, & canos trahit altera crines;
Fit calvus. Si vis nubere, nube pari.



*Oui, disait Turturin, le riche apothicaire,
Cinquante mille écus de dot,
En dépit des jaloux vont faire
Marquise ma fille Margot.
Marquise ? répondit son compère plus sage,
Mon voisin, vous n'y pensez pas.
Oui, vous dis-je, et de plus, je veux qu'elle ait un page,
Ainsi me l'a promis le marquis Bazabas,
Qu'un vrai suisse soit à sa porte,
Qu'un essaim de laquais l'escorte,
Que de son gros carreau, l'or cache le velours,*

*Et qu'un carrosse plein de sa seule personne,
Aux yeux de tout Paris la traînant dans le cours,
Y montre mon pilon timbré d'une couronne.*

*Monsieur le Docteur d'Alkermès,
Répliqua le compère, apprenez que jamais
L'oison avec profit à l'aigle ne s'allie,
Rien de bon ne peut suivre une telle union,
N'allez point par cette folie
Mettre tout votre bien à la décoction,
Sur deux pivots pareils doit rouler mariage,
Mais entre deux moitiés trop d'inégalité
De biens, d'âge ou de qualité
Bouleverse tout le ménage.
En voici par Ésope un exemple cité.*

Un homme avait passé la moitié de sa vie
Dans le repos du célibat,
Quand las d'être trop bien par une sotte envie,
Il voulut tâter du contrat.
Il avait quarante ans et devait être sage ;
Mais quoi qu'à mortel d'un tel âge
Une femme dût être un fardeau suffisant,
Que moitié même fut par-delà sa puissance,
Pour le rendre encor plus pesant,
Dans son fol appétit, il prit double pitance.
Deux femmes, direz-vous ? Oui. L'une au teint fané,
Les cheveux blancs, le nez humide,
Le front de rides sillonné,
Le bras sec, le cuir fort aride,
Et dont l'air point ne démentait
Les soixante ans qu'elle comptait.

L'autre était au contraire une jeune merveille,
Un tendron de vingt ans, l'œil riant, le teint frais,
La dent comme une perle, une lèvre vermeille,
Un ris d'où partaient mille attraits,
Les cheveux blonds, un bras d'ivoire,
Et fait, comme l'on dit, au tour,
La jambe fine, enfin telle qu'on nous fait croire,
Qu'était sortant des eaux la mère de l'amour.

De vieille et de jeune femelle
Le voilà chargé doublement,
Et chacun en voyant la belle
Et si mauvais assortiment
Se disait tout bas à l'oreille,

C'est sans doute pour lui qu'il aura pris la vieille,
Et la jeune pour quelque amant.
Toutes deux cependant s'efforçaient de lui plaire,
Et chacune de son côté
Employait pour le satisfaire
L'une sa complaisance et l'autre sa beauté.
Mais comme tout mortel ne songe qu'à soi-même,
Et que dans soi-même on se plaît,
Chacun pour son propre intérêt
Désirerait que ce qu'il aime
Devint semblable à ce qu'il est.

Si donc au fond du cœur la jeune était fâchée
Que son époux grison ne lui ressemblait pas,
La vieille de sa part n'était pas moins touchée
De voir dans ce grison quelque reste d'appâts.
Il avait à son sens un peu trop de jeunesse,
Pour tourner vers elle ses yeux ;
Et l'autre dans l'ardeur d'une vive caresse
Le trouvait à son gré trop vieux.
Ainsi de blanc et noir sa crinière ambiguë,
A toutes deux choquait la vue,
Et dans leur zèle officieux,
L'une et l'autre à l'envi d'une main empressée,
Feignant de le peigner les matins et les soirs,
Arrachait dans cette pensée
L'une ses cheveux blancs, l'autre ses cheveux noirs,
Tant que son crane enfin, comme celui d'Eschyle,
Fut de la nuque au front de tout poil dépouillé.
Mais quand on le vit par la ville
Marcher ainsi tout dépilé,
De tout le peuple il fut la fable,
Et le bonhomme Ésope arrivant sur cela,
Apprenez, leur dit-il, de ce fat que voilà,
Qu'il ne faut épouser jamais que son semblable.



MORALE

Ce conte nous apprend que l'égalité est nécessaire dans le mariage pour y maintenir la paix, et surtout à l'égard de l'âge qui doit être proportionné entre les deux parties.

CONTE LXXXII



DE LA CHATTE FEMME



La Force de la Nature



Quos olim Felis venatur Femina mures.
Quod Natura dedit tollere nemo potest.



*Autant d'hommes, autant de différents cachets
Dont chacun reçoit sa figure,
Et quoique dans nos cœurs imprime la nature,
Son trait ne s'efface jamais.
Dompter cette pente rebelle
Que le cœur a pris en naissant,
Que le triomphe est grand ! Que la victoire est belle !
Mais qu'il faut un effort puissant !
Plus on lui laisse prendre force,
Plus il est malaisé de s'en rendre vainqueur
Et c'est à sa première amorce*

*Que se doit opposer un cœur.
Au fil du courant qui l'entraîne
L'homme en nageant se laisse aisément emporter ;
Mais à force de bras, quand il faut remonter,
C'est là qu'on perd souvent le courage et l'haleine.
Quand même on croit avoir une fois triomphé
D'une passion qu'on déteste
On sent qu'au fond du cœur le même penchant reste,
Et qu'il n'en peut être étouffé.
On fuit la bonne route, ou l'on prend la contraire,
Suivant que le cœur a son cours.
En vain de la nature on cherche à se défaire,
Ce conte vous dira qu'elle revient toujours.*

Aimer des animaux passe presque en coutume.
Combien de belles voyons-nous
S'attacher aux oiseaux, aux guenons, aux matous,
L'une au poil et l'autre à la plume.
L'une d'un petit chien de mets friands nourri
Fait son unique favori,
Le tient sur ses genoux, le caresse, le baise,
Et par un privilège envié des galants,
Pour le coucher plus à son aise,
N'entre point en son lit sans le mettre dedans.
L'autre faisant d'un chat son menin de ruelle,
Se plaît à lui passer la main le long du dos ;
Or de cet amour d'animaux
Était fort entiché certain Jeandenivelles,
Dont je vais vous conter le cas.
Entre une douzaine de chats,
Qui souvent sur son toit faisaient belle musique ;
Une chatte aux yeux verts tels que les eut Pallas,
Si l'on en croit un chancre antique,
Chatte à poil gris et noir, et pattes de velours,
Fut le risible objet de ses folles amours.
De l'amour ? Oui, vous dis-je. Au diantre soit la bête,
Mais de quoi nul mortel n'aurait pu s'aviser,
C'est que le fat se mit en tête
De l'épouser.
Jusqu'à l'extrémité c'était pousser la chose,
Et pour donner succès à ce projet si fou,
Il fallait que le Ciel fit la métamorphose
Ou de la chatte en femme, ou de l'homme en matou.
Des dieux du temps jadis le cœur était traitable,
Tout autant qu'on le peut sur le fait de l'amour,
Surtout Dame Vénus l'avait fort charitable,
Pourvu qu'une offrande agréable
À ce qu'on demandait donnât le joli tour.
Notre homme savait le grimoire,
Et de tant de présents accompagna ses vœux,

Que Vénus pour le rendre heureux,
Fit de la chatte grise et noire,
Une jeune dondon blanche comme l'ivoire.
Quel succès ! Quel plaisir ! Qu'il est content le fat !
Entre les deux futurs se règlent toutes choses,
Et le notaire Artus mandé pour le contrat,
En beau papier de timbre en minute les clauses.
On le signe, au temple on se rend,
Où minette à l'homme est unie,
Et de là chez l'époux se rend la compagnie,
Où repas splendide l'attend,
Lardé d'un concert magnifique
De chats, de chattes, de chatons,
Qui mêlant leurs différents tons
Des opéras nouveaux égalaient la musique.
Après le concert vint le bal,
Et la plus grosse foule étant congédiée,
On mit la jeune mariée
À côté de l'époux dans le lit nuptial.
Qui pourrait exprimer la douceur des caresses
De ces deux amants satisfaits ?
Mais à peine l'époux au gré de ses souhaits,
Lui faisait-il sentir ses premières tendresses,
Que la belle prêtant l'oreille à quelque bruit
Ouït
Qu'une souris croquait un reste de noisette.
Elle tressaille et son époux
En l'embrassant lui dit : va, ce n'est rien minette.
Comment rien, lui dit-elle, ô Dieu ! vous moquez-vous,
C'est la souris. Dans peu je la garantis prise ;
Et s'arrachant d'entre ses bras,
Du haut en bas du lit, elle saute en chemise,
Et court où la souris faisait tout son trac.
En vain son mari la rappelle,
Par ses prières et ses cris,
Elle se campe en sentinelle
Le nez au trou de la souris.
Enfin las et chagrin d'une telle aventure,
Et ne pouvant la mettre au lit,
Le mari confus, interdit :
On peut bien changer de figure,
Dit-il, mais non pas de nature.



MORALE

Ce conte fait connaître que la nature est si forte
et si puissante, que le changement qui arrive dans
nos conditions ne la change point ; et que dans
les dignités où abattu sous le revers de la fortune,
on a les mêmes vices et les mêmes vertus.

FABLE LXXXIII



DU LOUP ET DE LA BELETTE



De la Restitution



Ventre tumens exire nequis vervece vorata ;
Salvus ut evadas, ô Lupe, furta vome.



*Oh! qu'on mêle à sa pâte un levain dangereux,
Quand on veut à son bien mêler le bien d'un autre,
Damis, contentons-nous du nôtre,
Et dans le droit chemin renfermons tous nos vœux,
Trouver une moisson qu'un autre aura semée,
Et fauciller dedans il n'est rien de si doux ;
Mais de ce faux plaisir plus l'âme fut charmée,
Plus elle se sent alarmée
Dans le moment fatal où l'on doit comptes à tous
D'un bien qui ne fut point à nous :
Apprends donc aujourd'hui corsaire insatiable,*

*Dans tes vols trop habitué,
Qu'un vol s'il n'est restitué,
Ne saurait être pardonnable,
Qu'il n'est excuse ni détour
Qui nous mette à couvert du moment redoutable,
De ce compte fatal qu'on doit au dernier jour,
Vous l'allez voir dans cette fable.*

Un maître croqueur de moutons,
Un loup à la gueule affamée,
Loup qui ne savait point repaître de fumée
Ses appétits gloutons,
S'en allait de nuit à tâtons
Autour d'une étable fermée,
Cherchant par quel endroit il pourrait s'y fourrer,
Il entendait que sous leurs mères
Bêlaient tendres agneaux à voix faibles et claires,
Et brûlant de les dévorer,
La bonne bête
Allait et de cul et de tête,
Pour entrouvrir les ais qui fermaient le réduit.
Enfin comme tout cède à la persévérance,
Les ébranlant à petit bruit,
Un se détache, un autre suit,
Et passage se fait tout juste pour sa panse.
Le voilà donc dedans. Oh ! pourquoi n'ai-je pas
La vertu du bonhomme Homère,
Pour vous décrire à sa manière
Les épouvantables dégâts,
Et toutes les horreurs du terrible repas,
Que de ce loup cruel fit la dent meurtrière.
Je peindrais à vos yeux comme dans la fureur
Dont sa faim gloutonne s'anime,
Portant dans le bercaïl la mort et la terreur,
Il fit du fort béliet sa première victime ;
A ce funeste aspect du sultan immolé,
Quel effroi, quelle affreuse crainte,
Saisit le sérail désolé !
Mais de ce premier sang sa gueule à peine est teinte,
Qu'un plus jeune a déjà coulé ;
Brebis, tendres agneaux, tout tombe pêle-mêle,
Tout pêle-mêle est étranglé,
Et sur un triste champ de blé
Avec moins de fracas tombe une épaisse grêle.
Tels quand aux Grecs tremblants poussés dans leurs vaisseaux,
Hector faisait sentir sa force et son courage,

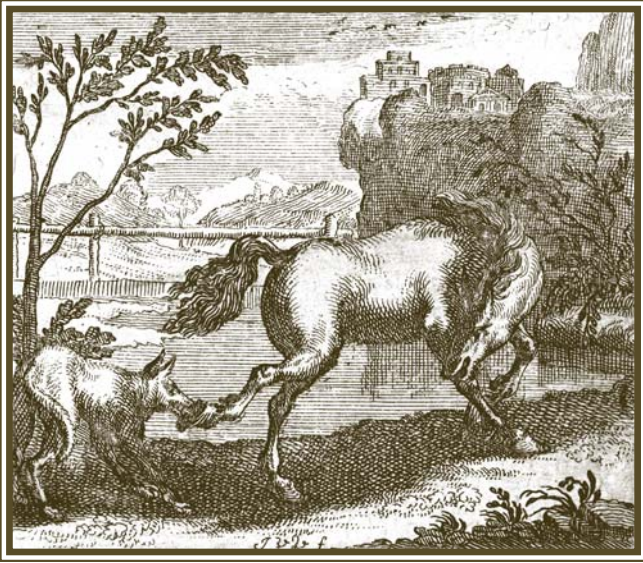
Et que de l'horrible carnage
Rougeaient à la fois et la terre et les eaux ;
Ainsi croque-mouton déploie
Sur agneaux, sur brebis son implacable dent,
Et l'étable n'est plus qu'un théâtre sanglant,
Où tout est devenu sa proie.
D'un tel égorgement, ce boucher s'applaudit,
Et de cent corps jonchés sur le champ de bataille
Rassasiant son appétit,
Il en fait à son gré ripaille,
Et gruge tant qu'il en est fou ;
Alors la panse bien farcie,
Pour battre la retraite, il retourne à son trou,
Mais de plus de moitié la porte est rétrécie,
Une terreur mortelle à son tour le saisit,
En vain il présente sa tête ;
Elle passe, il est vrai, mais sa panse l'arrête.
Quel effroi ! Quelle affreuse nuit !
Qu'elle lui paraît longue, inquiète, cruelle !
Plus elle avance, et plus redoublent ses frayeurs.
Enfin il aperçoit aux premières lueurs
Une belette qu'il appelle,
A sa voix elle vient, et l'incident conté,
Veux-tu, lui dit la bête, à prudente cervelle,
Que je m'explique en liberté.
Tu souffres des voleurs le destin ordinaire,
Tu t'es rempli le ventre et te voilà bridé,
En vain par tes efforts tu veux sortir d'affaire,
Ne pense pas pouvoir le faire
Que tu ne sois vidé.
Tandis que l'animal lui tenait ce langage,
Le berger dans l'étable entra,
Vit le loup et l'affreux carnage,
Prit sa hache et le massacra.



MORALE

Il n'y a point de pardon pour le vol sans restitution. Lorsqu'on a pris, il faut rendre, autrement point d'espérance de salut. La plupart de ceux qui manient les deniers publics mangent les brebis et ne pensent pas aux suites funestes de leur vol et qu'il faut ou le dégorger ou périr.

FABLE LXXXIV



DU POULAIN ET DU LION



La Fille échappée



*Te Leo Pulle vorat dum Galli deseris alas.
Sic vaga, desertâ matre, puella perit.*



*Connaître sa faiblesse est la grande science.
Ne va donc pas rempli de trop de confiance,
Entrer en étourdi dans un pas dangereux,
Ni quitter avec imprudence
Trop faible et trop présomptueux
L'asile où tu te peux tenir en assurance.
Sous l'aile d'une mère une fille à couvert
Ne craint point tant qu'elle est sous sa garde fidèle,
Du lion qui tourne autour d'elle,
Ni le rugissement, ni le gésier ouvert.
Ne va donc point semblable au poulain téméraire*

*Bondir, hennir loin de ta mère,
Et t'offrir à la dent qui te peut étrangler :
Demeure sous la garde sûre
De l'oiseau qui le fait trembler
Sinon dans cette fable on t'offre une peinture
A qui tu pourrais ressembler.*

Un grand coq à vermeille crête,
Avec un beau jeune poulain,
Grand, bien fait, courageux, mais de légère tête,
Était de père en fils ami de longue main.
Or il advint qu'un jour tous deux par aventure
En même champ cherchaient pâture,
L'un des herbes, l'autre du grain.
Quand survint un lion qui pressé de la faim
Et de taille à peu près comme celui d'Espagne
Pour gober le poulain rôdait dans la campagne,
Le coq qui pénétra ce qu'il avait au sein,
Dit au poulain, tiens-toi sous l'abri de mon aile,
Et laisse autour de nous rôder cet animal,
S'il ose t'approcher, je suis en sentinelle,
Et l'empêcherai bien de te faire aucun mal,
C'est ainsi qu'une mère sage
Craignant qu'imprudemment sa fille ne s'engage
Dans les filets subtils que lui tend un galant,
Veut qu'elle s'attache au ménage,
Et toujours sur ses pas tient un œil vigilant.
Le coq parlant ainsi, maître lion s'avance
Rempli d'un appétit glouton,
Et pour gober le gras boucon,
Ouvrait le grand conduit qui va droit à sa panse,
Peut-être l'allait-il gueuler
Si maître coq en diligence
Par un seul de ses cris ne l'eût fait reculer.
Ainsi lorsqu'un galant presse avec la fleurette,
Une jeune et tendre fillette
Dont la main est déjà prête à s'émanciper,
Si sur eux la prudente mère
Tout à coup lance un œil sévère,
Le galant interdit n'ose plus s'échapper.
Le poulain assuré n'avait donc rien à craindre,
En se tenant au coq uni,
Mais d'un coup d'étourdi dont il n'est point à plaindre,

L'imprudent animal se vit bientôt puni.
Au lieu de s'attacher à son ami fidèle,
Il le quitte et va comme un fou
Galopant et tendant le cou,
Se livrer à la dent de la bête cruelle.
Où vas-tu donc, reviens, dit l'oiseau couronné
Du faux pas du poulain justement indigné.
Mais il rappelle en vain la stupide pécure,
Le poulain de l'asile est à peine éloigné,
Que contre lui soudain le lion retourné
L'attrape par le pied, l'atterre, le dévore ;
Ainsi quand méprisant la voix
D'une mère qui la rappelle
Lisette suit Daphnis au bois.
Oh ! Qu'il est malaisé qu'elle en revienne telle
Qu'elle y va la première fois.



MORALE

Tant qu'une fille se tient sous l'aile et sous la conduite d'une mère sage, elle est en sûreté contre les attaques des séducteurs, mais sa perte est indubitable, sitôt qu'elle méprise son abri, qu'elle n'écoute plus sa voix et que, s'écartant de ses leçons, elle se hasarde contre le lion qui a résolu de mettre la griffe sur elle.

CONTE LXXXV



DE L'ÉMERILLON ET DE L'OISELEUR



Le Voleur pris



In Laqueos cadit accipiter dum pellit Alaudam ;
Sic prædo præda est dum struit insidias.



*Galants abbés, fleuris poupins,
Jeunes émerillons qui volez en ruelle,
Prenez garde aux filets, les oiseleurs sont fins,
Et font pour vous gripper jour et nuit sentinelle.
Quand vous croyez tenir nos Cloris, nos Catos,
Vous êtes pris comme des sots,
Un fol espoir vous donne une trompeuse joie,
Mais craignez les chagrins qui marchent après lui
En cherchant à faire sa proie
On est souvent celle d'autrui.
Tandis que faucon suit la perdrix qui l'amuse,*

*L'oiseleur tend ses rets où ce faucon se prend :
C'est ainsi que fille t'abuse,
Et ce que le bossu dans ce conte t'apprend.*

Un jeune émerillon léger, à griffe aiguë,
Qui cherchait dès le grand matin
Quelque butin,
De haut en bas jetant sa vue,
Entendit dans un champ l'alouette chanter,
Et la vit s'élevant de terre
Et badiner de l'aile et dans les airs monter.
En même temps ouvrant la serre,
Et pour son déjeuner croyant la fricasser,
Il prend son vol pour la pousser.
C'est ainsi que Damon, grand coureur de coquettes,
Volant également et par bas et par haut
Ne peut voir en passant marquises ni grisettes
Qu'il ne les convoite aussitôt.
Ainsi l'émerillon avide après la proie
Sur cette alouette fondit.
Et déjà se flattait de la trompeuse joie
D'en assouvir son appétit.
Mais entre le désir et la fin prétendue
Qu'on voit arriver d'accidents !
Le morceau près du bec n'est pas toujours dedans.
Et tel croit se remplir d'une soupe attendue,
Et de sa douce odeur flatte déjà ses sens,
Qui soudain la voit répandue.
Tel fut le triste sort de notre oiseau voleur,
Qui sur l'alouette tremblante
Etant prêt de porter une serre sanglante,
Ne songea pas aux rets que tendait l'oiseleur.
Il s'y prend comme un sot à qui femme infidèle
Ayant donné de nuit un secret rendez-vous,
Et croyant y goûter les plaisirs les plus doux,
Trouve caché dans la ruelle
Ou le souteneur, ou l'époux.
Ou comme souris indiscrete,
Qui croyant picorer sort sans bruit de son trou,
Mais prête à grignoter ou fromage ou noisette.
Tombe sous la dent du matou.
L'oiseau qui se voit dans la nasse
A l'oiseleur demande grâce.

Cher ami, lui dit-il, se sentant dans les lacs,
Aurais-tu bien l'âme assez dure,
Cruel, pour me donner un rigoureux trépas,
A moi de qui jamais tu ne reçus d'injure ?
Rends-moi je t'en conjure,
Rends-moi par charité
Pour cette fois ma liberté.
Je sais qu'en sa fureur jalouse
Clitus d'un sang bouillant et prompt
Trouvant le jeune Hilas au lit de son épouse
A pu percer son flanc et venger son affront.
Mais qui peut te pousser à rechercher ma perte ?
De tes tendres poulets ai-je assouvi ma faim ?
Ai-je été dans ta grange ouverte
Me rassasier de ton grain ?
Jamais de t'offenser il ne me prit envie ;
Laisse-moi donc aller, et me donnant la vie
Montre-toi pour moi plus humain.
Parbleu, la prière est jolie,
Dit l'oiseleur, mais toi qui raisones si bien,
Réponds et dis-moi, je te prie,
Que t'avait jamais fait alouette. Rien,
Répond l'émerillon, mais la sage nature
L'a faite propre à ma pâture.
Et tu ne m'as rien fait aussi,
Repartit l'oiseleur, mais suivant ton ramage
Tu peux avec des choux me faire du potage,
Et puisque je te tiens ici
Des maux que tu voulais lui faire,
Il faut te châtier, regarde ce licou,
Il va de tous tes vols te donner le salaire.
A ces mots, il prend le corsaire,
Et lui serre le cou.



MORALE

En voulant faire mal aux autres, on tombe dans le piège et l'on s'y prend. Le voleur tombe entre les mains de l'exempt ; le coureur de coquettes en devient la dupe et le plaideur se ruine en voulant ruiner les autres.

CONTE LXXXVI



DU CHAT ET DU COQ



Le Juge passionné



*Fele vorante perit falso sub crimine Gallus;
Tutus sub pravo Judice nullus erit.*



*Un juge plein de probité
Toujours ferme au chemin de la droite équité
Mérite une gloire immortelle,
Je fléchis le genou dès qu'il s'en présente un,
Mais bon juge et femme fidèle,
Il n'est rien de si peu commun.
L'un fait à sa propre vengeance
Servir ce que Thémis lui donne de puissance,
L'autre en fait l'instrument d'un avaré désir,
Celui-ci dans un sort semblable
Confond l'homme d'honneur avec le misérable,*

*Et celui-là se laisse aveugler au plaisir.
Sans vouloir distinguer l'innocent du coupable
Pour perdre un accusé la passion suffit,
Ésope dès son temps marqua par une fable
Combien un tel abus lui parut détestable,
Et voici là-dessus le conte qu'il en fit.*

Un bonhomme jadis, économe fort sage,
Gouvernait son petit ménage
Aussi bien que Crésus l'aurait pu régenter,
Un bon ordre partout en réglait la police,
Chaque bête avait son office,
Et mettait son honneur à s'en bien acquitter.
Son dogue lui servait de suisse,
Sa vache de nourrice,
Son coq de réveille-matin,
Ses poules pourvoyaient de bons œufs frais sa table,
Et pour divertir son chagrin,
Ainsi qu'on voit un fou faire en cour l'agréable,
Un singe était son Tabarin.
Tout allait donc le mieux du monde,
Si certains animaux qu'on appelle des rats,
N'avaient de leur race féconde
Rempli garde-manger et peuplé galetas,
Où ces petits voleurs, comme en lieu de conquête,
D'une subtile dent à ronger toujours prête
Faisaient de terribles dégâts.

Un magistrat fut nécessaire
Qui les put doucement ramener au devoir,
Ou par un châtement sévère
Réprimer avec plein pouvoir
Leur insolence téméraire.
Le choix fut longtemps en débat,
Mais enfin le sage économe
Contre ce peuple scélérat
Crut que pour juge en son royaume
C'était fort bien choisir que de prendre le chat.
Voilà donc juge fait en bonnet et fourrure
Messire Raminagrobis.
Oh! Quelle fut d'abord des rats et des souris,
La fatale déconfiture!
Non, jamais de tant de brebis
Dans la plus grande faim loup ne fit sa pâture.
C'était bien fait et ces voleurs
Ne méritaient pas moins qu'une si dure peine.
Mais qu'avait fait le coq pour exciter sa haine,

Coq domestique des meilleurs,
Coq rendant au soleil tous les jours son hommage,
Et qui servait si bien par ses chants la maison.
N'importe, au juge chat, il déplait sans raison,
C'est assez pour périr, en faut-il davantage?

Au Tribunal il est cité,
Où l'infâme Hudoux, vil imposteur à gage,
Soutenu de Gilbin, ignorant, effronté,
Vient contre l'innocent rendre un faux témoignage.
Ce coq tous les matins, disent-ils, par son cri
Etourdit notre voisinage,
S'il est vêtu, s'il est nourri,
C'est de butins, c'est de pillage.
Rien de tous ses forfaits n'égale la noirceur.
C'est un incestueux infâme
Qui pour concubine et pour femme
Tient aux yeux du public et sa mère et sa sœur.
Contre ses imposteurs, contre leurs artifices,
C'est en vain que le coq allègue ses services,
Sa probité, son chant, son zèle, sa vertu.
Le chat n'écoute point une juste défense,
Le voilà condamné malgré son innocence,
Et sous ses griffes abattu.
O toi! juste économe à qui ses chants ont plu,
Toi maître d'un coq si fidèle,
Toi qui vois de ce chat l'injustice cruelle,
Jusqu'à quand la souffriras-tu?



MORALE

Comme il n'y a rien de si beau que la Justice, il n'y a rien de si lâche que l'abus qu'en font ceux qui, sous le faux prétexte de leur devoir, ne se servent de leur pouvoir que pour satisfaire leur vengeance et accabler ceux contre lesquels ils ont conçu une haine injuste. Ils sont peints dans ce chat qui, n'étant préposé que pour détruire les rats et les souris – c'est-à-dire punir les coupables –, étrangle le coq, fidèle domestique et innocent.

FABLE LXXXVII



DU CORBEAU DÉPLUMÉ



Le Partisan ruiné



Eripitur Corvo furtum, nudusque Cachinnos
Excitat, hæc te sors publice Latro manet.



*Non, non, je ne veux point tâter d'une fortune
Que l'on ne voit aller que par sauts et par bonds,
Qui tantôt du vaisseau vous guide sur la hune,
Et tantôt vous abîme en des gouffres profonds.
J'aime mieux rouler une vie
Qui soit douce, commode, unie,
Sans mêler à mes biens celui de l'étranger.
Je laisse aux partisans tous leurs tours de souplesse,
Et je méprise une richesse
Qu'il faut à la fin dégorger.
Quel cruel crève-cœur quand un coup de justice
De ce pompeux état les jette au précipice,*

*Et que du bien qu'ils ont pillé
On leur fait enfin rendre compte ;
Je veux sur ce sujet leur faire un petit conte
Qui me semble pour eux tout justement taillé.*

Un corbeau né faquin, de race roturière,
Sur son justaucorps noir un jour jeta les yeux,
Et las d'être habillé de si simple manière,
Songea par quels moyens il se vêtirait mieux.
Quoi ! dit-il, je verrai d'une pompe si fière,
Et les paons orgueilleux, et les coqs de bruyère
Etaler au soleil leurs manteaux bigarrés,
Les autruches pourront de leurs superbes ailes
Enfanter des plumes si belles,
Que les plus vains mortels s'en croient bien parés,
Tandis que l'avare nature
Ne me donne que la figure
D'un vrai Scaramouche volant ?
Non, je veux qu'un habit plus pompeux, plus brillant,
Serve de voile à ma roture.
Ainsi parlait Colas, futur gros partisan,
Colas jaloux surtout de la riche parure
Dont brillait le superbe paon.
S'étant donc aperçu qu'une vieille mesure
Servait à quelques paons de tranquille dortoir,
Il vint en tapinois s'y glisser certain soir,
Et tel qu'un bon coupeur de bourse qui se coule
Adroitement parmi la foule,
Armé de son couteau plus tranchant qu'un rasoir,
Colas à filouter habile,
De son bec se fait des ciseaux,
Et de tous les côtés d'une adresse subtile
Avec si peu de bruit pille les beaux oiseaux,
Que les laissant plus sourds que les sourdes enclumes,
Il sort sans rompre leur sommeil,
Et chargé d'un fagot de leurs plus belles plumes,
S'en fait faire un surtout à leur habit pareil.
Alors plus orgueilleux qu'un courtaud de boutique
Qui prend le deuil avec la cour,
C'est un plaisir de voir ce corbeau magnifique
Entrer superbement au milieu d'une cour,
Et là d'une démarche vaine,
En se mêlant parmi les paons

Se donner des airs aussi grands
Que la brune Loison quand elle se promène.
Quel plaisir ! Quel orgueil à lui d'éparpiller
Une queue où l'on voit briller
Les yeux qu'avait Argus et qu'assoupit Mercure,
Un parterre comblé de fleurs
Que l'art y sait ranger, et que peint la nature,
A moins de diverses couleurs,
Que ce superbe étui dont il fait sa parure.
Le peuple qui s'attache aux dehors éclatants,
Le crut paon et fut quelque temps
La dupe de son imposture.
Ainsi l'on voit souvent le bonnet d'un docteur,
D'un baudet à nos yeux ne couvrir que la tête.
Ainsi la vieille Iris sous le masque trompeur
De son dévot extérieur
Impose aux regards qu'elle arrête,
Mais le dol du corbeau fut enfin découvert,
Et les paons irrités de sa supercherie
S'unissent tous et de concert
Se jettent sur sa friperie.
En vain criant merci, le superbe faquin
Voudrait couvrir son vol d'une frivole excuse,
On déplume son casaquin,
Et le badaud se désabuse,
Dépouillé de son faux manteau
De paon on le revoit corbeau.
Gros douaniers, riches sangsues,
Quand après un destin dont l'éclat est si beau,
On vous revoit pieds plats tombés du haut des nues,
Voilà juste votre tableau.



MORALE

On ne peut pas faire une application plus claire
de cette fable que la font ces quatre vers aux fi-
nanciers qui, dans leur opulence, sont des cor-
beaux habillés des plumes du paon et qui sont
ces mêmes corbeaux déplumés lorsqu'un coup
de justice leur a fait rendre gorge.

FABLE LXXXVIII



DU RENARD ET DU LOUP



L'Ami de Cour



Dum Lupus auxilium clamat, Vulpecula currens
Verba dat; Aulicus hanc præstat Amicus opem.



*A la cour, on n'est point avare de paroles,
Mais êtes-vous tombés, vous vous flattez en vain
Que pour vous relever on vous tendra la main,
Ce sont espérances frivoles.
La raison, Monsieur, s'il vous plait,
C'est que tous y songeant à leur propre intérêt
Sur les débris d'autrui fondent leur édifice.
Ainsi loin d'aider ses amis,
Qu'on voit tomber au précipice,
On referme tout son service
A les prêcher du bord du puits;
D'un renard courtisan, telle fut la malice.*

A la cour d'un fameux lion,
Le loup et le renard faux filés pour affaires
Devinrent amis et compères,
Et vécurent longtemps en étroite union.
C'était une amitié jurée
Par mille serments solennels
Et cent compliments mutuels
L'avaient l'un à l'autre assurée,
S'entend telle qu'on voit ces amitiés de cour,
En paroles toujours fertiles
Or il arriva certain jour
Que compère le loup, quoique des plus habiles
Par le plus grand des accidents,
Poussé d'un appétit toujours insatiable,
Voulant par une brèche entrer dans une étable,
Trouva derrière un puits et fit le saut dedans.
Il était pourtant fine bête,
Mais il n'est bon cheval qui ne fasse un faux pas.
Ce fut en même temps à chercher dans sa tête
Le moyen de pouvoir se tirer d'embarras.
Mais il se vit plus sot qu'un déteur consulaire
Qui vient de passer le guichet.
Etant donc pris au trébuchet,
Il nage, il se trémousse et ne saurait rien faire,
Enfin pour un dernier recours,
Il crut qu'il était bon de crier au secours,
Le renard vient aux cris, et le loup plein de joie,
Oh ! que fort à propos, lui dit-il, te voici,
Vite compère, je me noie,
Retire-moi vite d'ici,
Quelle infortune est donc la tienne ?
Répondit le renard, que je plains ton malheur !
Non, jamais il ne fut douleur
Si véritable que la mienne.
Quoi ! Le plus cher de mes amis
Tout prêt à se noyer ! Dis-moi, qui t'a là mis ?
Serait-ce le berger ? J'en veux prendre vengeance.
Eh mon ami, tends-moi la main,
Lui répartit le loup, nous jaserons demain,
J'ai besoin de ton assistance,
Et non pas d'un discours si frivole et si vain,
Encore un coup tends-moi la main.

Vulpin était d'une âme assez peu pitoyable,
Et de plus à la cour nourri.
Ainsi des cris perçants du pauvre misérable
Il n'eut point le cœur attendri.
La culbute est trop à craindre,
Dit-il, et fort souvent en voulant secourir
On a vu de grands sots périr.
Ce que je puis, c'est de te plaindre,
Et t'exhorter à bien mourir.
Crois-moi, la vie est peu de chose,
Ce n'est qu'un tissu de chagrins,
Et c'est en vain qu'on se propose
De s'y faire d'heureux destins.
Quitte donc sans chagrin d'importunes misères
La vie ou longue ou courte est égale aux mourants,
Les grandeurs, les plaisirs ne sont que des chimères,
Et la mortelle faux n'observe point les rangs.
Adieu que le Ciel te console.
Mais tandis que l'ami de cour
Débite au patient sa morale frivole,
Des bergers une troupe accourt,
Le renard aussitôt s'épouffe
Et le malheureux lycæon
Coulant au fond de l'eau s'étouffe
Et peste contre le sermon.



MORALE

Ce vieux renard de cour, qui ne donne que des paroles à son ami le loup et qui le laisse périr faute de lui tendre la main pour le tirer du puits, est bien le véritable modèle de ces amis de cour qui ne le sont que du bout des lèvres et qui, dans la crainte de participer à la disgrâce de leurs amis, n'osent les secourir dans leurs infortunes.

CONTE LXXXIX



DU BAUDET ET DU PETIT CHIEN



Le mauvais Plaisant



Rideris tenerum dum fingis aselle Catellum,
Et vapulas. Cunctos non bene cuncta decent.



*Veux-tu me plaire et réussir ?
Renferme-toi toujours dans ton vrai caractère,
Et que jamais un fou désir
Ne te porte au-delà de ce que tu peux faire.
Molière inimitable à nous peindre des sots,
Aurait en vain tenté de chausser le coturne.
Et Corneille si juste à former ses héros
Pour rire plaisamment avait trop de Saturne,
La Fontaine, aimable conteur,
Fut ridicule opérateur,*

*Au contraire, Quinaut, admirable lyrique,
Ne fit point d'ouvrage tragique
Qui n'ait mérité d'être en naissant étouffé.
Peut-être même que cet aigle
Dont le critique vers sur Horace greffé
Nous sert de censure et de règle
Sur une autre matière aurait moins triomphé,
Ainsi suivant que la nature
Nous a voulu déterminer,
Il faut avec prudence écrire et se borner,
Et ne pas s'exposer à la triste aventure
Du baudet que je vais en conte vous donner.*

Certain joueur de passe-passe,
Portant dans une calebasse,
Gobelets avec leurs atours,
Avait un petit chien fait à son badinage,
Qui dansait, qui sautait, qui faisait mille tours
Le tout à profit de ménage.
On ne peut être plus chéri
Que de son charlatan l'était l'aimable bête,
Tous les jours il était bien peigné, bien nourri,
De soupe mitonnée à ses vœux toujours prête,
Jamais chien n'eut un sort plus doux
Et jamais chien ne sut si bien le reconnaître.
Sans cesse on le voyait flatter, baiser son maître,
Ou reposer sur ses genoux ;
Ce même homme en son équipage
Avait pour porter son bagage
Un de ces rossignols qui de puissants mulets,
Remplissent le mirebalais,
C'est-à-dire un baudet tout du plus grand corsage,
Et dont on ne voyait jamais,
Le rein fort plié sous le faix.
Bon pied, souple gigot, avec souples oreilles
En mouvement à chaque pas,
Et dos qui savait à merveilles,
Et mieux que l'avocat Bazin porter son bât.
Satisfait de ses bons services,
Son maître le nourrissait bien,
Mais il devint jaloux ! De qui ? Du petit chien ;
Et ne pouvait souffrir qu'il en fit ses délices.
Quoi ! disait-il tout bas, en le voyant un jour
Recevoir cent mille caresses,
Faut-il que ce matin ait toutes les tendresses,
Et n'en puis-je avoir à mon tour,

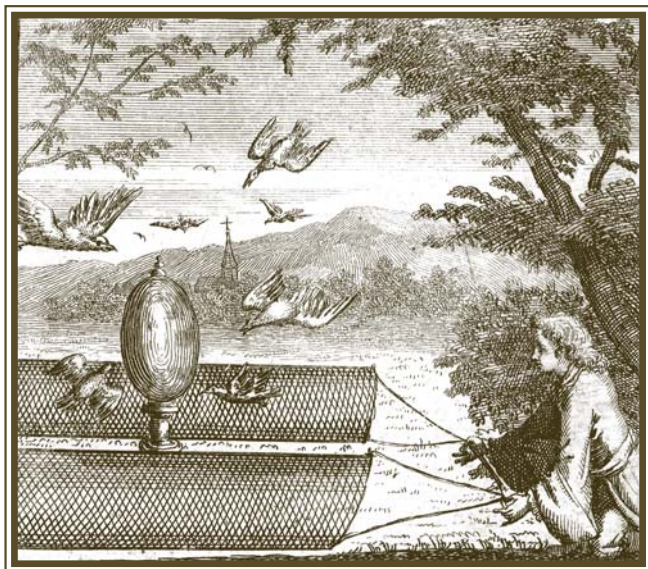
Moi, qui gage au rapport de toutes les ânesses
D'être cent fois plus propre à donner de l'amour ?
Qu'entre nous donc au moins l'amitié se partage.
Que fait-il plus que moi ? Le sert-il davantage,
Pour avoir les douceurs tandis que j'ai les coups ?
Est-ce parce qu'il va dès qu'il est sur la chaise,
Vite sauter sur ses genoux,
Qu'il le caresse, qu'il le baise ?
J'en ferai bien autant. Ainsi dans son cerveau
Raisonnait le docteur d'Anière,
Comme un jeune étourdi qui sans feu, sans lumière,
Résout de s'ériger en poète nouveau.
L'âne à ces mots voyant paraître
L'homme assis avec son toutou,
Prend sa course et va comme un fou
Se jeter au cou de son maître,
Et l'accablant du lourd fardeau
De ses jambes dont il l'embrasse,
Promène de mauvaise grâce
Sur son nez son sale museau.
L'homme qui sous le faix sent plier son épaule
Appelle au secours son valet ;
Le rustaud vient aux cris et d'une rude gaule
Régale l'imprudent baudet.
Telle fut du projet de ce grand philosophe
La ridicule catastrophe.
Il fuit, gémit et dit tout bas,
Oh que de fous à moi semblables
Se rendent-ils désagréables
Voulant exécuter ce qu'ils ne peuvent pas,
En vain on se flatte de plaire
Contre dame nature on ne saurait rien faire,
Et quand on est baudet il faut porter le bât.



MORALE

Chacun a son talent dont il ne faut jamais sortir
ni entreprendre de forcer la nature en faisant des
choses auxquelles l'on n'est point propre ; il faut
donc se renfermer à ce que l'on peut,
puisqu'aussitôt qu'on quitte son caractère, bien
loin de plaire, on s'expose non seulement à la
risée du public, mais à de fâcheux inconvénients.

CONTE XC



DU MIROIR



Le Luxe des Coquettes



Deceptæ pereunt Vitri splendore volucres ;
Veste, auro, gemmis splendida scorta time.



*Les yeux furent toujours les portes de l'amour,
Et belle en magnifique atour
Paraît deux fois plus belle au chercheur d'aventure ;
Il se règle sur les habits,
C'est sur eux que souvent le payeur se mesure,
Un bas, un soulier propre, une riche coiffure,
C'est ce qui du plaisir détermine le prix.
Vous donc qui prétendez dans le siècle où nous sommes
Dans vos rets attirer les hommes,
Parez-vous, fardez-vous et vous prendrez le fat.
D'un simple habit on se dégoûte,*

*On n'aime le plaisir qu'à mesure qu'il coûte,
Et l'on cherche bien moins la beauté que l'éclat,
Avec un faux masque de plâtre,
Soutenu d'habits somptueux,
Une vieille sur le théâtre
Fait à de sots amants passer encor des vœux,
Elle est laide, elle est surannée,
Mais dans l'état pompeux dont elle s'est ornée,
On voit donner encore un idiot poisson,
Et c'est ainsi qu'on vend la vieille Haquenée
A l'abri du caparaçon.*

Songez qu'en fait d'amour, Paris est un bocage
Où mille et mille oiseaux de différent plumage
Perdent pour coqueter et repas et repos,
Et que d'un amoureux ramage
Ils y font jour et nuit retentir les échos.
Que d'autre part pour les surprendre
Un oiseleur des plus adroits,
N'a point d'autre emploi que de tendre
A ces dupes oiseaux d'inévitables rets.
Qui sont donc ces oiseaux ? Les coquets de ruelle,
Cherchant de tous côtés amulette à leur cœur,
Et la coquette est l'oiseleur,
Qui pour les attraper se tient en sentinelle.
Si simples que soient ces oiseaux
Pour les mieux attirer autour de ses panneaux,
Il croit qu'il faut encor se servir d'une ruse.
Il sait combien l'on donne aisément dans l'éclat,
Et qu'un peu de brillant amuse
Le débile cerveau d'un oiseau dupe et fat.
Sur ce raisonnement d'un oiseleur habile,
Sur le haut d'une motte, il dresse ses filets,
Et d'un fin miroir tout auprès,
Place sur un pivot la machine mobile,
Qui voltigeant sur les sillons
Va porter sa lueur subtile
Jusque aux yeux des oisillons,
Ainsi les jeunes oisonnettes,
Si gentilles et si bien faites
Sachant par quelle amorce un homme est appâté,
Joignant à l'or les pierreries,
Et pour briller aux Tuileries,
De cent vains ornements relèvent leur beauté.

Alors pigeons dodus qu'engraissent la douane,
Banquiers à coffres pleins, ou richards à soutane,
Courent au vif éclat dont ils ont l'œil frappé,
Rien ne peut résister à leur superbe pompe,
Et ce dehors si bien les trompe
Que le plus fin renard est lui-même attrapé ;
Tels ces petits oiseaux sans démêler la ruse,
Vers le miroir qui les abuse,
Viennent fondre de toutes parts,
Et d'une âme tendre et contente,
Jettent leurs avides regards
Sur le brillant trompeur de la glace mouvante,
Ils en admirent la beauté,
Les attraites et la netteté,
Et venant tour à tour s'y mirer avec joie,
Chacun s'empresse à le baiser.
Cependant l'oiseleur attentif à sa proie,
Prend plaisir à les amuser,
Puis tirant ses cordeaux et pliant la machine,
Les fait si bien envelopper,
Et d'une manière si fine
Que pas un n'en peut échapper.
C'est ainsi que vieux teint recrépi de céruse
Trompe nos yeux et nous abuse,
A l'aide d'un dehors brillant,
Et que d'une haute coiffure,
La fine et pompeuse structure,
Est le faux hameçon où s'accroche un galant.



MORALE

Le luxe des habits, la pompe et l'éclat des ornements sont le principal appât pour l'amour et la plupart des hommes et des femmes donnent plutôt dans un oison bien vêtu que dans un cygne déplumé : parce que le cœur se prend par les yeux et que dans le commerce amoureux, il entre souvent moins d'amour que de vanité.

FABLE XCI



DU CHÊNE ET DU ROSEAU



La Grandeur dangereuse



Dum stat Arundo levis, Quercus quatiturque ruitque :
Quo tu major eris, vi graviore rues.



*Le pauvre qu'enferme une hutte
Vit paisible et sans crainte en vivant sans désirs,
Tandis que le riche est en butte
Aux chagrins dont le persécute
Le souhait des grandeurs, ou l'appât des plaisirs.
Mais a-t-il ces grandeurs ? Une plus rude guerre
Lui laisse encor moins de repos,
Plus la barque va terre à terre,
Moins elle redoute les flots.
Ce haut rang, ces honneurs sublimes,
Qui semblent élever les hommes jusqu'aux Cieux,*

*Ce ne sont que d'affreux abîmes,
Où la tourmente noie un cœur ambitieux,
Le chêne sur ses pieds paraît inébranlable,
Et tombe sous le vent qu'évite le roseau.
Ésope nous l'a dit, et l'on peut dans leur fable,
Du péril des grandeurs crayonner le tableau.*

Couché sur les gazons aux bords d'une fontaine,
Tablette et poinçon dans la main,
J'entendis un superbe chêne,
Contre un faible roseau gronder d'un ton hautain.
Car grandeur avec petitesse,
Parle peu sans hausser le ton,
Je l'écoute, et voici comme dans son jargon,
A son voisin rampant s'expliquait sa hauteur.
Excrément d'un marais bourbeux,
Que le moindre souffle ballotte,
Girouette rampante au pied rempli de crotte,
Petit effronté, petit gueux,
Dis-moi, quel vain orgueil te gonfle la calotte,
Pourquoi te connaissant aussi faible qu'un jonc,
Oses-tu bouffi d'insolence,
Avec la fermeté de mon solide tronc,
Mettre ta faiblesse en balance ?
Moi qui fais en prêtant à Jupiter ma voix,
Retentir d'oracles les bois,
Qu'on va consulter dans Dodone,
Moi qui pour honorer la valeur des Romains,
Glorieux de leurs titres vains,
Fournis à ces vainqueurs leur plus noble couronne,
De mes bras de géant, je puis atteindre aux Cieux,
J'étends aux enfers mes racines,
Sans moi l'homme aurait-il ces puissantes machines,
Qui sous des coups prodigieux,
Des remparts écrasés font tomber les ruines ?
Plus redouté que les titans,
Ne suis-je pas le roi de tous les végétants ?
Par où donc prétends-tu t'égaliser à ma force,
Toi dont le corps entier sans doute ne vaut pas
Une fibre de mon écorce ?
Est-ce par ta faiblesse ? Oui, dit d'un ton plus bas,
Maître roseau, c'est par là, sire,
Que de la fermeté je dispute avec toi.
Le chêne alors se prit à rire.
Trêve de ris, dit l'autre, et tu vas voir pourquoi,
Plus tu t'élèves de la terre,
Plus la foudre voisine est prête à t'écraser,
Au moindre bruit de son tonnerre
Tu crois que Jupiter s'arme pour te briser.

Les hommes dans un bois t'ont fait son interprète,
Mais il te met en poudre et ne t'épargne pas.
Et les vents que tu crois étouffer dans tes bras,
Ne triomphent-ils pas souvent de ta défaite ?
Tu trouves ton péril dans ta propre grandeur,
Et moi dans ma faiblesse un solide bonheur,
Tout semble menacer ta tête,
Mais dans mon petit sort je vis exempt de peur,
Et ne redoute point le vent ni la tempête.
Tels étaient leurs discours, quand un vent à grand bruit
Sorti des poumons de Borée,
Et traînant à sa fuite une effroyable nuit,
Fit trembler toute la contrée.
Voyons, dit le chêne orgueilleux,
Pauvre petit roseau, voyons qui de nous deux,
Soutiendra mieux de cet orage,
Tous les efforts impétueux.
Cependant l'ouragan serré sous le nuage,
Fait dans la vaste plaine un terrible ravage,
Le roseau contre ses efforts,
Ne fait rien que plier le corps,
Tandis que le superbe chêne,
Sur son pied solide affermi,
Oppose ses grands bras à la fougueuse haleine
De son invincible ennemi ;
Contre ses coups longtemps il lutte,
Mais le vent animé s'aigrit par ses combats,
L'arbre battu s'ébranle, il est près de sa chute,
Il tombe, et son corps en éclats,
Fait retentir les airs du bruit de son fracas.
D'un mortel que son rang a rendu trop superbe,
Tel est enfin souvent le sort,
Tandis que le roseau qui rampe parmi l'herbe,
De la fougue des vents échappe sans effort.



MORALE

Les grands sont plus exposés à la violence de l'orage que les petits et plus on veut résister avec orgueil à une grande puissance, plutôt on en est accablé, au lieu que si l'on plie la tête comme le roseau, c'est-à-dire si on s'humilie, on évite l'effort impétueux du coup qui menace et l'on vit moins agité des passions dans la bassesse que dans l'élévation.

FABLE XCII



DU LOUP ET DE L'AGNEAU



La Violence



Opprimit innocuum Lupus & vi devorat Agnum ;
Parvule sic semper præda potentis eris.



*Malheur au paysan dont le champ ou le pré
Fait angle rentrant au carré,
De l'enclos qu'entreprend le seigneur du village,
Et malheur encor plus au tireur en volant,
Dont la petite terre est dans le voisinage,
D'un seigneur de plus haut partage,
Jaloux de son gibier plus qu'un bourru galant,
Ne l'est de sa maîtresse au fort de son ombrage.
Telle est, et telle fut, et sera de tout temps,
La loi de madame nature,*

*Que les petits servent aux grands
Ou de jouet ou de pâture.
Le gros brochet dévore un petit brocheton,
Le milan gruge la colombe,
Sous le lion le faon succombe,
Et la perdrix sous le faucon.
Contre une injuste violence,
Socrate en vain veut opposer
Vertu, mérite, honneur, services, innocence ;
Est-ce un plus grand que lui qui le veut écraser,
Rien ne l'arrache à sa puissance,
Et dans son infortune, il fait l'expérience
Du vieux conte du loup que je vais proposer.*

De lycæon en droite ligne,
Descendait autrefois un loup à surtout gris,
Loup superbe et cruel, et loup boucher insigne,
Toujours prêt à croquer quelque pauvre brebis.

Or un jour s'étant à la course,
Dans les grandes chaleurs fortement altéré,
Pour étancher sa soif, il entre dans un pré ;
Qu'arrosait un ruisseau sortant de vive source.
A peine touchait-il de son sale museau,

L'eau qui fumait sous son haleine,
Qu'un innocent et tendre agneau
Vint comme lui pour boire à la même fontaine,
Et se mit par respect tout au bas du ruisseau.

Pourquoi troubles-tu mon eau claire ?
Dit le loup, mais d'un œil pétillant de courroux.
Moi, répondit l'agneau, comment le puis-je faire ?
Vous le voyez, seigneur, je suis si loin de vous

Et si fort au-dessous.
Je sais, reprit le loup, que ta mère me trame,
En secret un fort mauvais tour.

Ma mère, dites-vous, hélas ! la bonne dame,
Le bon Pan veuille avoir son âme,
Depuis plus de deux mois elle a perdu le jour.
Hier, repartit le loup, ton père eut la malice,
D'avertir un berger dont je fus bastonné.
Ah ! ne le croyez pas, c'est un mauvais office,
Qu'on me rend près de vous, et je n'étais pas né
Quand on l'offrit en sacrifice.
Non, non, c'est en vain, dit le loup,

Que tu proposes cette excuse,
Et je ne suis pas pour le coup,
Une bête qu'ainsi de parole on amuse,
En cent rencontres, j'ai connu
Que pour moi, pour les miens ta race a toujours eu
Une haine mortelle,
Toi-même l'autre jour, le vautour me l'a dit,
Sans respect, tu m'as peint d'un satirique écrit,
Sous les traits d'une bête et superbe et cruelle.
Ah ! seigneur, le vautour est un témoin plus faux,
Que l'écrivain *Duhoux* et *Bligni*, son confrère,
Si jamais j'ai su lire ou tracer caractère,
Je veux qu'on me brise les os.

Quoi qu'il en soit, je veux ici me satisfaire,
Dit le loup, et ta mort est due à mon repos.
Alors malgré les cris de la bête innocente,
L'impitoyable lycæon
Sur l'agneau terrassé porte une dent sanglante,
Et repaît du jeune tendron,
Son appétit glouton.
Ainsi faible mortel qu'attaque l'injustice,
Ne va pas te flatter que pour être innocent,
Ton mérite te garantisse,
De la malice,
D'un ennemi fort et puissant.



MORALE

Cette fable, qui s'est rendue si commune, est le tableau de l'oppression des petits par la violence des grands ; il n'y a ni mérite, ni innocence, ni vertu, ni raison qui puisse garantir le faible de l'injustice d'un homme puissant qui le veut accabler et jamais il ne manque de prétexte pour accomplir ses mauvais desirs.

CONTE XCIII



DU BŒUF ET DE LA GRENOUILLE



L'Émulation du Luxe



*Æmula facta Bovi rupto crepat inguine Rana.
Æmula majoris Fœmina quid fit? Inops.*



*Quoi toujours ce noir attelage,
Disait à son époux la marquise Doris,
La duchesse Clotilde a six beaux chevaux gris,
Donne-moi, mon poulet, un semblable équipage.
Aussitôt le marquis des maris le plus fat,
De quatre cens louis se fait une saignée ;
Deux jours après ; bons dieux que dans ma cheminée,
Ces chenets ont, dit-elle, un air bourgeois et plat,
Et que ceux que j'ai vus chez la princesse Elise,
Sont bien d'un autre poids, ont bien un autre éclat.*

*Le lendemain chenets au goût de la marquise.
Huit jours après, ce sont bijoux,
Perles, ameublement, tableaux, miroirs, vaisselle,
Et tout ce qu'elle voit chez de plus grandes qu'elle,
A son luxe inquiet sert de nouveaux ragoûts,
Tant que de son jocrisse époux,
Elle trouve à la fin le fond de l'escarcelle,
Et sert cependant de modèle,
A d'autres qui sont au-dessous.
Pour arrêter le luxe, il n'est point de barrière,
Ce qui brille au-dessous, on le veut égaler,
On voit jusqu'aux oisons de drap d'or s'habiller,
Et le velours descend jusqu'à la couturière.
Chacun plus qu'il ne peut cherche à se relever,
Mais quand de son état, femme passe les bornes,
Ou du bœuf de la fable il faut craindre les cornes,
Ou comme la grenouille, il faut enfin crever.*

Dans une caverne enfermée,
Sous les rocs du mont Aventin,
Cacus fils de Vulcain, à force de fumée,
Se cachait avec son butin,
Quand Hercule, vainqueur et retournant d'Espagne,
Vint aux pieds de cette montagne,
Faire paître ses bœufs conquis.
Cacus les vit, en eut forte concupiscence,
Et conduisit son vol avec tant de prudence,
Que des plus gros et gras il en déroba six.
Un entre autres plus blanc que n'est la blanche hermine,
Avait une ample lune au front,
L'œil noir, bien ouvert, vif et prompt
Et gras replis tombant sur sa vaste poitrine.
Nul ne le passait en grosseur,
Et lorsque sur la terre, il promenait sa masse,
Cent pas aux environs on voyait sa surface,
Trembler sous sa mole épaisseur.
Au fond de la caverne sombre,
Où par un soupirail à peine entrait le jour,
Était certain réduit bordé tout à l'entour,
D'une eau qui croupissait à l'ombre.
Ce fut dans ce secret, marécageux,
Que Cacus recelant ses bœufs,
Les envoya boire et repaître,
Mais du fond du limon bourbeux,
Une mère grenouille ayant levé les yeux,
Vit à peine de loin le plus gros bœuf paraître,
Que pour mieux observer le géant inconnu,
Sur le rivage elle s'élance.
Sa fille en fait autant, puis vers l'hôte cornu,

A sauts interrompus l'une et l'autre s'avancent.
Elle arrive vers lui. Là d'un œil curieux,
Et tout à la fois envieux,
Examinant ce gras colosse,
Ciel pourquoi, disait-elle en son superbe cœur,
Ne m'as-tu pas faite aussi grosse ?
Pourquoi me refuser cette même grandeur ?
Mais je saurai bientôt réparer cette injure.
Alors s'imaginant pouvoir par ses efforts,
Enfler si bien son petit corps,
Qu'elle forcerait la nature,
Tu vois bien ce gros animal,
Dit-elle, à sa fille, je gage,
Que tu vas voir sur ce rivage,
Mon corps à ce géant égal.
Retenant alors son haleine
Dans les concavités de son petit poulmon,
Elle se gonfle un peu du vent dont elle est pleine,
Et dit, suis-je aussi grosse? Non,
Répondit la fille sincère,
Et même il s'en manque beaucoup :
Elle se gonfle encore. Eh bien, dit lors la mère,
Y suis-je à présent ? Point du tout,
Dit l'autre. Et cette fois qu'en dis-tu ? Point encore.
J'y suis donc enfin pour le coup ?
Nullement. Petite pécure,
Vous en aurez menti, j'en veux venir à bout.
En même temps, elle se guinde,
Sur le bout de ses quatre pieds,
Et semblable au rouge codinde,
Qui se gonfle la gorge en allongeant son nez,
Elle retint son vent de sorte,
Au fond de ses poulmons enflés,
Que son ventre servit de porte,
A ses boyaux éparpillés.
Ainsi creva dame grenouille.
Ainsi trop faciles maris,
Que d'un luxe jaloux l'emportement dépouille,
Nous vous voyons crever tous les jours dans Paris.



MORALE

Il y a peu de femmes qui n'aient la manie furieuse de vouloir paraître plus qu'elles ne sont et cette aveugle émulation qui les porte à vouloir égaler le luxe de celles qui sont au-dessus d'elles est la plus fréquente source de la ruine des familles. Mais ce qui est de plus blâmable, c'est de voir les hommes possédés de cette même fureur.

FABLE XCIV



DE L'ÂNE ET DE LA PEAU DE LION

✠
Le faux Dehors

✠
Proditur auriculis sub pelle Leonis Asellus,
Noscere vis homines, interiora vide.

✠
*Dans l'intérieur il faut être
Ce que l'on paraît au dehors,
Criton porte une robe et Crispe un justaucorps,
Mais c'est trop peu pour les connaître,
Je ne suis point un homme à juger d'un docteur,
Par le bonnet et la fourrure,
Un habit doctoral est un masque trompeur,
Qui ne cache souvent qu'un docteur en peinture.
Véux-tu connaître l'or et ne point t'abuser ?
Il faut le sonner et peser,
Et pour mieux faire encor, le mettre à la coupelle,*

*Le vin le plus brillant est souvent frelaté,
Et l'on ne peut en faire un jugement fidèle,
A moins que l'on n'en ait tâté.
Quand tu veux donc juger d'un homme,
Ne sois point sur sa mine à décider si prompt,
Tel a l'air d'un héros qu'on trouve dans le fond,
Plus mulet qu'un mulet de somme.
Un homme cache en vain ce qu'il est en secret,
Un mérite plâtré s'évapore en fumée,
Et l'âne eût-il la peau du lion de Némée,
On reconnaît enfin que ce n'est qu'un baudet,
Voici le conte qu'on en fait.*

Un vieil âne enrichi de fermes et d'usure,
Laisant un fils baudet, mourut à soixante ans,
Sans avoir comme font les sages partisans,
Du secrétariat lessivé sa roture.
Mais le fils plus ambitieux,
Que ne l'avait été son père,
Crut que l'éclat nouveau d'un brillant caractère,
Pourrait un jour à tous les yeux
Cacher l'obscurité de ses vilains aïeux.
Par un discernement fort sage,
Les badauds, disait-il, et surtout dans Paris,
N'estiment un mortel que par son équipage,
Par sa dorure et ses habits ;
Mon cousin Baudichon dans les airs qu'il se donne,
Avec sa veste d'or et sa riche dragone,
Passe en tous lieux pour un marquis :
Qu'on regarde son origine,
Tout jeune en un moulin il portait la farine,
Puis de laquais devint commis.
Est-il marquise, est-il Duchesse
Dont l'éclat ne s'efface auprès de la richesse
Des habits de la Potheton,
Et quand la queue en l'air par un basque portée,
Dans une promenade elle marche effrontée,
Dans cet état la prendrait-on,
Pour les restes d'un violon ?
N'est-on pas ce qu'on veut lorsqu'en or l'on abonde ?
Pourquoi donc ne pourrais-je pas,
En me fourrant dans le grand monde,
Tout baudet que je suis ne plus porter le bât,
Et le dos affublé d'une peau plus honnête
Passer pour quelque noble bête ?
C'est ainsi que pensif Messire bourriquet,
Roulait dans sa pesante tête
De ses honneurs futurs l'ambitieux projet,
Quand la peau d'un lion vint s'offrir à sa vue,
Parbleu, dit-il, faisant un saut,

Voici juste ce qu'il me faut,
Et de la dépouille aperçue
Se couvrant comme d'un manteau,
Il ne se crut pas moins qu'un Hercule nouveau.
Ainsi quand Bavius avec son ignorance
D'une robe fit son étui
Oubliant sa basse naissance
Il crut que le public l'oublierait comme lui.
Notre âne donc l'âme contente
Marche d'un pas superbe et d'abord se présente
Aux brebis qui prennent l'effroi,
Il rit de leur folle épouvante,
Bélier, dogues, berger tout est en désarroi,
Et tout fuit à l'aspect de l'horrible crinière.
Un taureau qui paissait aux bords d'une rivière,
Le voyant droit à lui marcher avec fierté,
Se lança dans les flots et les passant à nage
Crut encor sur l'autre rivage,
Ne pas trouver sa sûreté.
A ce soudain effet de la vaine dépouille,
Quel doux contentement, quel plaisir le chatouille !
Mais plus fier et plus glorieux
Il entre avec orgueil dans la forêt prochaine ;
Un loup se présente à ses yeux,
Et ce loup emporté d'une fuite soudaine,
Va tremblant et déçu par ce masque trompeur
A tous les autres loups communiquer sa peur.
Au bruit qui s'en répand tout frémit, tout s'effraie,
Contre l'horrible peau, pas un n'ose avancer,
L'un fuit, l'autre pour se musser
Cherche la plus épaisse haie.
D'un triomphe si beau le baudet s'applaudit,
Sort du bois et court à son maître,
Qui le voyant de loin s'épouvante et pâlit
Ne pouvant pas le reconnaître ;
Mais de l'oreille enfin sortit un bout pointu,
Et le fat s'étant mis à braire,
De cent coups de gourdin battu
De son audace folle il reçut le salaire.

✠
MORALE

On n'est pas lion pour en avoir la peau sur le dos,
l'habit ne fait pas le moine, et la robe dont un of-
ficier est revêtu ne lui donne pas la capacité propre
à son emploi ; les bêtes se laissent duper par l'exté-
rieur, mais l'homme sage n'estime un homme que
par son véritable mérite intérieur.

FABLE XCV



DU DAIM ET DU RHINOCÉROS



La Prévention



Notum Dama colit, retulit quem fama timendum :
O quam sæpe probis improba lingua nocet.



*Demandez au bigot Cinna,
Ce qu'est le vertueux Socrate
Que sa prévention lâchement condamna.
Socrate, dira-t-il, ah l'âme scélérate !
C'est ainsi qu'il l'a cru sur le rapport d'autrui,
Socrate cependant vaut cent fois mieux que lui.
Qu'au droit entier toujours ton âme soit guidée,
Et connais par toi-même avant que de juger :
Souvent le rapport étranger
Nous prévient d'une fausse idée ;
Alors on ne prend plus que le chemin tortu,*

*Et quand d'un faux portrait la tête est obsédée
On confond aisément le vice et la vertu.*

*Cette prévention fatale
Du plus sain jugement est le mortel poison,
Et sitôt qu'un juge l'avale
Il n'a plus ni sens ni raison.
En vain la vérité, la candeur, le mérite,
S'offrent à ses yeux prévenus ;
A la droite raison que l'on n'écoute plus,
La porte est interdite
Et voici ce qu'Ésope a conté là-dessus.*

L'Inde vit autrefois au fond d'une province,
Naître un rhinocéros, bonhomme s'il en fut,
L'esprit doux et plaisant, très zélé pour son prince,
Et qui de le servir faisait son premier but.
Au seul vice il faisait la guerre,
Mais surtout il était généreux, libéral,
Et jamais bête sur la terre
Ne put montrer qu'elle eût de lui reçu du mal.
Tel était ce bon animal
Quand un gros éléphant, des éléphants d'Asie
Le plus vain, le plus glorieux,
Mais aussi le plus bilieux
Contre lui sans raison piqué de jalousie
Se mit un jour en fantaisie
De le déchirer en tous lieux.
Mille impudents discours, mille fausses chimères
Se débitaient de tous côtés,
Par les imposteurs émissaires
Que pour le décrier il avait apostés.
Il n'est injure, il n'est outrage
Dont il ne fit charger l'animal vertueux,
C'est, disaient-ils, un fourbe, un esprit dangereux,
N'allez point vous fier à ce monstre sauvage,
Et le bannir du voisinage
C'est ce qu'on peut faire de mieux.
A tous ces faux discours d'une imposture énorme
L'éléphant joint encor quelques témoins en forme,
Ecrivains scélérats, sans honneur, sans savoir,
Et tant fut procédé par sa malice outrée
Qu'enfin l'on crut dans la contrée
Le bon rhinocéros des diables le plus noir.
Chacun le fuit, surtout un daim bête crédule,
Sur un portrait si ridicule
Sans le connaître en prit horreur,

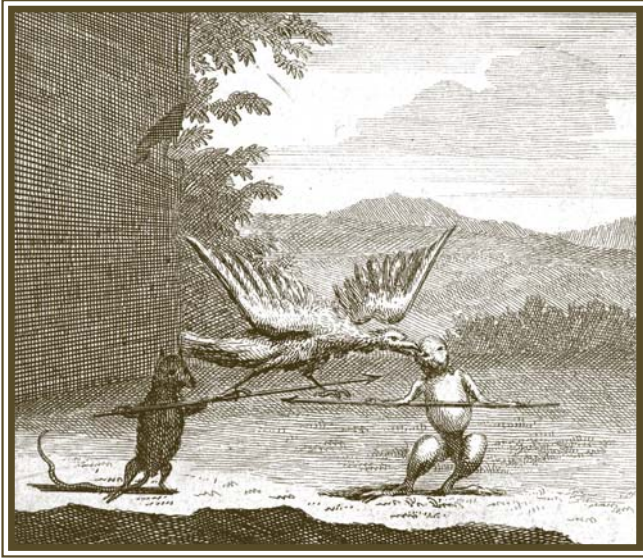
Et le voyant de loin passer dans la campagne,
Saisi d'une affreuse terreur
Courut pour l'éviter grimper sur la montagne.
Où fuis-tu, lui criait le bon rhinocéros ?
Ecoute-moi du moins, tu pourras me connaître.
Mais loin d'écouter ses propos,
Ce fut de fuir et disparaître.
Au même lieu le lendemain
Se rencontrent encore et la bête et le daim,
Celui-ci fuit, l'autre lui crie
D'un ton et grave et doux, parle-moi je te prie
Tu verras si je suis tel que tu peux penser.
Le daim, mais d'un peu loin s'arrête,
Et d'un œil plus tranquille examinant la bête
En a moins de terreur, mais il n'ose avancer,
Et les coups de pinceau qu'en sa débile tête
Prévention a su tracer,
Ne pouvaient sitôt s'effacer.
Pour la seconde fois, il se retire encore.
Enfin un autre jour dans un certain endroit
Rhinocéros passant par un chemin étroit
Nez à nez au tournant rencontra la pécure ;
Il fallut lier entretien,
Où tout se démêla si bien
Qu'enfin le daim se désabuse,
Et du sage animal reconnaît la vertu.
Faux rapports t'avaient mis dans le chemin tortu,
Dit le rhinocéros, mais enfin je t'excuse ;
Ne crois plus désormais cet éléphant trompeur ;
De sa malignité tu t'étais fait la dupe ;
On est bien malheureux quand on se préoccupe
Des faux rapports d'un imposteur.



MORALE

La prévention est le poison du jugement ; il ne faut jamais juger d'un homme qu'on ne le connaisse et il est difficile que nous ne nous trompions lorsque nous en voulons juger sur les rapports d'autrui, qui sont toujours intéressés ; mais le malheur c'est que peu d'hommes reviennent de leurs préventions, et c'est la source de la condamnation de tant d'innocents qui en sont tous les jours les malheureuses victimes.

FABLE XCVI



DU VAUTOUR, DU RAT ET DE LA GRENOUILLE



Le Procès



Et Murem & Ranam dum certant, Vultur adunco
Ungue rapit. Fatui sic tua præda Themis.



*Plaider ! Bons dieux plaider ! Quel aveugle délire !
Fuis le rusé vautour qui cherche à s'introduire
Dans ce labyrinthe subtil.
A l'aide d'un fil d'or il est vrai qu'on s'en tire,
Mais il faut y laisser le fil.
Crois-moi, ne plaide point, suis l'avis qu'on te donne ;
Et quand ton procureur te jure sur sa foi
Qu'il trouve ton affaire bonne,
C'est à coup sûr pour lui, mais ce n'est point pour toi.
De tes biens Themis affamée
Ne cherche qu'à les fondre en son profond creuset
Et pour elle gardant tout ton or qu'elle y met*

*Elle t'en laisse la fumée :
Mais si l'on veut de force emporter mon chapeau,
Que ferai-je ? Crois-moi quoique maître Yves dise,
Si tu veux sauver ta chemise
Abandonne encor ton manteau.
Sur un succès heureux fonder son espérance,
C'est conter sur son blé quand la grange est en feu,
Le gain même en plaidant conduit à l'indigence,
Et comme le tapis est le gouffre du jeu ;
Le sac dans le procès a toute la finance ;
Voici sur cette vérité
Ce qu'Ésope nous a conté.*

La grenouille est bête hautaine,
Et d'un discours fort harangué :
Témoin cette race vilaine,
Dont Latone se vit autrefois outragé.
Une donc qui sortait de cette race immonde
Parlant un jour d'un rat qui fier cadet gascon
Se piquait d'un grand cœur et de porter un nom
Le plus fameux qui fût au monde,
Par cent lardons malins en public débités
Ravalait de tous les côtés
Et sa valeur et sa naissance.
Jugez si tels discours à Gascon rapportés,
A Gascon tendre sur l'offense
Sans un courroux mortel pouvaient être écoutés.
Mutin comme il était, il en eut l'âme outrée,
Mais bientôt résolu de s'en faire raison,
L'ayant en certaine maison
Dès le lendemain rencontrée
Sans beaucoup préluder il vous lui sangla net
Un soufflet.

A moi, dit la grenouille, et même en ma présence
Me donner un soufflet ! Alors elle s'élance
Pour prendre à la gorge le rat,
On se jette entre deux, on crie, on les sépare,
Mais dès le même soir, cartel pour le combat
Est envoyé, le rat y taupe et s'y prépare.
Le lendemain tous deux en chaussons sans pourpoint
Sur un pré frais tondu viennent la lance au poing,
Lance faite d'un jonc qu'armait piquante épine,
A voir ces champions dans leur âpre courroux
Leurs yeux brillants, leur fière mine,
Se porter d'effroyables coups,
On eût cru voir dans leur furie
Sur les fables de Barbarie

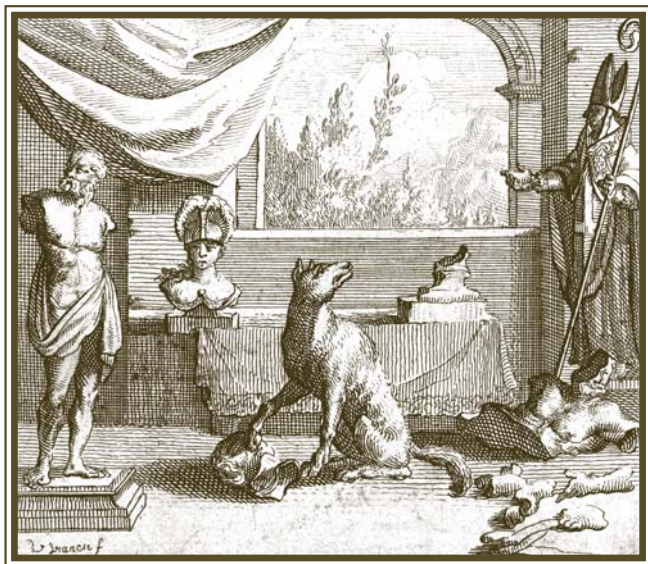
Un tigre combattre un lion ;
D'abord la grenouille pressée
Par le terrible effort du velu champion,
Se sent dans la cuisse blessée,
Aussitôt pour venger ce qu'elle perd de sang,
La honte animant sa colère
Elle charge le rat et l'atteint dans le flanc,
Mais la blessure fut légère,
Et le coup loin de le percer
Sous le bras fit une glissade.
Elle en porte un second, mais prompt à la parade
Le rat prit son temps juste et le sut rabaisser.
L'un et l'autre écumant de rage
Joignait la prudence au courage,
Et tâchait de donner des coups mieux assésés,
Quand un vautour cherchant sa proie,
Les regardant, vit avec joie
Ces deux fiers champions au combat acharnés,
Battez-vous, disait-il, pauvres fous que vous êtes,
Tandis que profitant moi seul de vos combats
Je vais d'un coup de bec accorder vos débats.
Alors il fond sur les deux bêtes,
Tel que fond Aligier l'avidé procureur
Sur le riche comptoir de l'épicier plaideur,
Dont il foment le divorce,
Et qui dans le procès entretenant ce fou
Lui couvre l'hameçon d'une si fine amorce
Qu'il saura lui tirer jusqu'à son dernier clou.
Ainsi fond l'oiseau redoutable
Sur la grenouille et sur le rat,
Et portant sur tous deux sa griffe impitoyable
Profite seul de leur combat.



MORALE

On ne peut pas une peinture plus naïve de deux plaideurs qui, tandis qu'ils veulent s'égorger l'un l'autre à force de chicanes, sont dévorés par le vautour, c'est-à-dire par les procureurs qui profitent seuls du procès quelque événement qu'il ait.

CONTE XCVII



DU LOUP ET DE LA TÊTE DE BOIS



Le beau Sot



Os pulchrum cerebroque carens, formosa dolabræ
Fabrica, Belle tuum denotat ecce caput.



*Esprit avec beauté n'est pas toujours d'accord,
Belle tête souvent n'est qu'une belle image,
Et quand un cerveau plat dément un beau visage,
J'aimerais tout autant un ample coffre-fort
Dont un certain Gascon faisait sa tirelire,
Et sur le dos duquel un jour je fis écrire,
Belle montre et peu de rapport,
Battu plus brillant qu'un Narcisse
Petit maître bourgeois du quartier bourdonnais,
Sans cesse à son miroir regarde avec délice
Ses lèvres de corail, ses beaux yeux, son teint frais,*

*Un magnifique habit, une perruque blonde
En relèvent encor l'éclat,
En un mot il n'est pas un plus bel homme au monde,
Mais creusez la cervelle ; ô mon Dieu qu'il est plat !
Voyez avec sa longue et blonde chevelure,
Aubin le sénateur joli comme l'amour,
Cet Adonis de la candour,
Il a reçu de la nature
Belle tête il est vrai, s'il en est au sénat,
Mais creusez la cervelle ; ô mon Dieu qu'il est plat !
Voici sur ce propos la plaisante aventure,
D'un loup qui nommait autrefois
Ces beaux sots des têtes de bois.*

Ce qu'était le Bernin dans Rome,
Ce qu'est en France Girardon,
C'est ce que dans la Grèce était jadis un homme
Sculpteur habillissime et d'un fameux renom,
De son riche atelier la superbe abondance
Arrêtait les regards des passants curieux
Et cent chefs-d'œuvre précieux
Y faisaient de son art admirer l'excellence.
Là devant Apollon fuit la jeune Daphné,
Le dieu pour la joindre s'efforce,
Il l'atteint, il l'embrasse et frémit étonné
De sentir sous les mains naître une dure écorce.
Là Vulcain, sot patron des épiciers cornus,
Par une vengeance étourdie,
Dans ses filets subtils surprend Mars et Vénus
Et de sa honte aux dieux donne la comédie.
Là l'on voit la matrone au cœur tendre et marri
Dans son extrême deuil pleurer échevelée,
Et là deux jours après elle pend son mari
Pour sauver le soldat qui l'avait consolée.
Or comme ce sculpteur dès le matin sorti,
Était un jour allé prendre quelques mesures
Chez un homme de gros parti
Pour orner un bassin de grotesques figures,
Un bon rustaud de marguillier,
Qui du patron de son village,
Marchandait au maître une image,
Avec sac plein d'argent s'en vint à l'atelier
Et pour ne se point ennuyer,
Attendant son retour mena ses garçons boire.
Un vieux loup cependant à la grise mâchoire,
Ayant vu par l'huis entrouvert,

Du mouton de Phryxus la naïve figure
Entre dans la boutique et court à la pâture,
Plus ardent qu'un Rolet à son salaire offert,
Mais pour une chair tendre une pierre fort dure
Arête tout à coup ses dents.
Il pousse un peu plus loin et trouve
L'antique et charitable louve,
Qui prête ses tétons à deux petits enfants,
Mais si bien faite et si semblable,
Que la prenant pour véritable,
Plein de son fol amour il s'en va la flairer,
Mais il eut beau tourner, virer,
Ce n'est qu'une immobile fonte,
Que plein de dépit et de honte,
Il n'abandonne pas sans beaucoup murmurer.
Enfin après avoir longtemps porté sa vue
Sur différents objets qui s'offrent à ses yeux,
Il trouve sous sa patte au pied d'une statue,
Un morceau des plus curieux.
C'était d'un jeune abbé la merveilleuse tête,
Mais d'un abbé des plus fleuris,
Tels qu'on les voit chez nos Chloris,
Courir de conquête en conquête.
La tête était de bois, mais tous les traits si fins,
Si délicats et si poupins,
Que jamais rien ne fut d'une si belle montre,
Il n'y manquait plus rien que le sens et la voix.
Et c'est ainsi que quelquefois
D'un jeune abbé mignon la tête se rencontre.
Le loup tombe d'accord qu'il n'est rien de plus beau,
Il la regarde avec surprise,
Mais plus il examine et tourne ce morceau,
Plus il s'en moque et le méprise.
Qu'on est trompé, dit-il, par de brillants appâts !
Il n'est pas de tête plus belle,
C'est dommage qu'elle n'ait pas,
Dehors moins de beauté, dedans plus de cervelle.



MORALE

Ce n'est pas toujours sur l'apparence qu'il faut
juger d'un homme : celui qui a le plus beau dehors
a quelquefois le moins de jugement et de mérite,
et l'estime ne se doit qu'à l'esprit et à la vertu.

FABLE XCVIII



DU LÉOPARD ET DES TAUREAUX



La Division



Vincit Discordes Pardus certamine Tauros :
Sic cito divisum corruebat imperium.



*Plus une rivière est troublée,
Et mieux le fin pêcheur attrape le poisson,
Prenez la plus puissante et plus riche maison,
Je vous la livre désolée,
Sitôt que la discorde y répand son poison.
Une famille est-elle unie ?
En vain pour l'entamer on aiguise ses dents.
Y sème-t-on la zizanie ?
Tout le palais la ronge et vit à ses dépens.
Nous diviser par artifice,
Pour nous jeter au précipice,*

*Puis confondre et dévorer tout,
C'est ce que les suppôts de Madame Justice,
Ont fait dans tous les temps et feront jusqu'au bout.
Frères que le procès amorce,
Epoux qui vivez en divorce,
De ce conte apprenez ce que vaut l'union,
Et sans vous arrêter à sa légère écorce,
Percez-en jusqu'au fond la sage instruction.*

Las de croquer bêtes à laine,
Qu'il avait en toute saison,
Et dégoûté de venaison,
Un certain léopard sur la rive africaine,
Voulut d'une chair de taureau,
Se donner un ragoût nouveau.
Dans un gras pâturage, il en aperçut quatre,
D'un incomparable embonpoint ;
Et d'un œil affamé marquait déjà de loin,
Celui qu'il prétendait abattre.
Mais plus il approcha moins il trouva de jour
A leur jouer un mauvais tour ;
Taureaux quoi qu'à pesante tête
Ne sont pas privés de bon sens,
Et sur la côte à peine eurent-ils vu la bête,
Que réunis en même temps,
Ils tinrent grand conseil de guerre.
Frères, dit le plus vieux et le mieux encorné,
Tout État divisé se renverse par terre,
Et bientôt se voit ruiné.
Contre ce léopard faisons, quoi qu'il arrive,
Ligue offensive et défensive,
Et s'il ose lui seul entrer dans ce pâtis,
Dès qu'il en franchira les bornes,
Tous croupe contre croupe unis,
Fermes de toutes parts, présentons-lui les cornes.
Tous applaudirent à l'avis.
Cependant la gueule béante,
Le léopard vient dans le pré,
Et pour le recevoir la troupe mugissante,
Forme son escadron carré,
Le farouche ennemi les voit, les considère,
Rode, tourne tout à l'entour,
Mais en vain, rien ne lui fait jour ;
Il rugit et s'en va frémissant de colère.
Le lendemain, il vient de nouveau les tâter,

Mais de tous les côtés il trouve un si bon ordre
Que nulle part ne pouvant mordre,
Il fut contraint de s'écarter.
Les taureaux triomphants en mugissent de joie,
Heureux si toujours bien d'accord,
Ils s'étaient de concert opposés à l'effort
De ce chercheur de fraîche proie.
Mais entre eux un brouillon de sens mal avisé,
Par les secrets ressorts du léopard rusé,
Les jeta dans une querelle.
En vain le plus prudent par de sages raisons,
D'une désunion mortelle,
Tâcha de prévenir les funestes poisons.
Tout son crédit ne put empêcher le divorce ;
Le léopard toujours au guet
Sut bientôt profiter du désordre indiscret.
Aussitôt sur un seul il déploie sa force,
Et le croque comme un poulet.
Il en trouva la chair trop friande et trop grasse
Pour n'y pas retourner une seconde fois.
Le lendemain il vient, voit, poursuit et terrasse,
Le second qui voulait s'enfoncer dans le bois.
Le jour suivant avant l'aurore,
Il se met à l'affût et sur l'autre qui sort,
Se lance, le déchire et soudain le dévore,
Puis celui qui restait encore
Ne fit en le fuyant que différer sa mort.
Tous par cette affreuse discorde
Tombèrent sous la dent de ce fier ennemi ;
Heureux l'État qui vit en parfaite concorde,
C'est l'unique moyen de le voir affermi.



MORALE

Les États et les familles ne peuvent se maintenir sans une parfaite union entre tous ceux qui les composent et la discorde est la source infaillible de leur destruction. Ceux qui l'excitent ne le font jamais que pour en profiter et souvent pour accabler les uns après les autres ceux qu'ils jettent dans la division ; on ne peut donc se tenir trop en garde contre ceux qui cherchent à nous brouiller avec ceux dont l'union nous est nécessaire.

FABLE XCIX



DU COQ ET DU DIAMANT



*Faibles et terrestres esprits,
Accoutumés d'être nourris
Ou de bagatelle ou d'ordure ;
Esclaves des plaisirs, qui pour votre pâture
Allez dans le fumier gratter des grains pourris,
C'est en vain qu'à vos yeux un philosophe étale
Les sévères leçons d'une austère morale,
L'attrait de la vertu ne saurait vous toucher :
La sirène attachée à chercher votre perte
Fredonne-t-elle un air ? Votre oreille est ouverte.
Minerve parle-t-elle ? On vous la voit bouchée.
Des faux attrait d'un bien passager, périssable,
L'homme du monde est entêté ;
Mais le solide et le durable
Qui conduit pour toujours à la félicité
Est avec mépris rejeté.
Mortels, c'est une vérité
Qu'on va vous peindre en cette fable.*

Une bourgeoise à vieux attrait
Voulant à cinquante ans faire encore la belle,
Prenait tous les matins du bouillon pleine écuelle,
Après-midi clystère, et le soir deux œufs frais,
Et pour n'en point manquer entretenait exprès
Poulailler bien garni de secondes poulettes,
Et coq qui sur ses pieds superbement planté,
Bien chauffé d'éperons, bien barbé, bien crêté
Partageait entre ces coquettes
Qui le caressaient tour à tour,
Et ses bienfaits et son amour.

C'était un coq poupin, galant, d'un beau plumage,
Plus coquet qu'un abbé qui fait apprentissage
Chez la bonne Dame *Doucet*,
En boutique où tout rit, mère, filles, soubrette,
Abbé qui fait du temps un emploi fort discret,
Et qui dit tous les jours, pour bréviaire complet
Ses matines à la toilette
Et ses vêpres au cabaret.

Tout l'emploi de ce coq était que dès l'aurore
Il chantait sans aucun souci,
Puis levé caressait celle-là, celle-ci,
Coquetait tantôt l'une et tantôt l'autre encore ;
Et las enfin de badiner,

Le plaisir le plus doux de ce Sardanapale
Était d'aller gratter le fumier le plus sale,
Pour y chercher de quoi dîner.
Or un jour en grattant sous sa patte il rencontre
Un diamant plus gros dix fois
Qu'un riche partisan n'en porte dans ses doigts,
Ou que celui que Daphnis montre
Quand tirant trente fois en une heure ses gants,
Il en fait pétiller les feux étincelants.

Si peu que l'animal à crête,
Eût été moins qu'il n'était bête,
Heureux de trouver ce trésor,
Il en eût fait un bon usage,
Changé le diamant en or,
Et cet or en bon grain à profit de ménage :

Mais le sot qui moins qu'Alvares
Connaissait la valeur d'une pierre si nette ;
Fi, dit-il ; et d'un coup de patte la rejette,
Puis gobe un grain pourri qu'il trouve tout auprès.

Combien dans le siècle où nous sommes
Tous les jours se trouve-t-il d'hommes
D'âme basse et d'esprit tortu,
Qui plus fous que ce coq qui cherchait sa pâture,
S'attachent au fumier et préfèrent l'ordure
A la précieuse vertu ?

FABLE C



DE L'ÉPERVIER DOREUR DE PLUMES



Un certain épervier rusé comme un vieux diable,
Pour duper les pigeons se vêtit en bourgeois,
Justaucorps de drap noir et la veste semblable,
Grand manteau qui passait le genou de deux doigts,
Rabat bien joint, perruque brune,
Castor fin, tresse d'or, gants blancs, bas bien tiré,
Soulier proprement fait et d'un veau bien ciré,
Enfin tel qu'un marchand à qui rit la fortune,
Et de ce faux dehors paré
Cherchant boutique, en choisit une
Au quartier de Saint-Honoré.
Joignant à cet habit, un affable visage,
Et la fausse candeur d'un modeste langage
Qui ne l'aurait pas cru plein de sincérité ?
Le voilà donc mis en boutique,

Et bientôt cet air doux de feinte probité
Lui fit venir grosse pratique,
Mais quel négoce faisait-il ?
Il fit dire aux pigeons que pour dorer les plumes,
On ne pouvait trouver un doreur plus subtil.
Alors et telles sont de tout temps leurs coutumes,
Pigeons de toutes parts aimant à se parer,
Vinrent pour se faire dorer.
Or notez que la fable en son moral ramage,
Par ce doreur subtil entend un emprunteur,
Et qu'un pigeon est le prêteur,
Qui d'un gros intérêt croit dorer son plumage.
Examinons sur ce plan-là,
De quel air négoce alla.
Monsieur de l'épervier à la grise infidèle,
Voyant pigeons venir, pour les appâter mieux,
Ne leur tire d'abord qu'une plume de l'aile ;
La dore et la remet, puis en arrache deux,
Et leur fait la même parure,
Puis enfin petit à petit,
S'étant mis dans un gros crédit,
Et pigeons à foison venant à la dorure,
Voici le temps, dit-il, enfin d'exécuter,
Le grand coup que de loin j'ai su préméditer.
Il feint de leur vouloir dorer à triple couche,
Leur plumage de haut en bas ;
Et les dupes pigeons qui ne démêlent pas,
Ce que couvre le cœur de ce que dit la bouche,
Sans raisonner sur le propos,
Pour se faire plumer vinrent tendre le dos.
L'épervier qui les tient sous sa griffe crochue,
Les prend tous, les plume à plaisir,
Et les rend selon son désir,
Comme oiseaux qui sortent de mue.
Bien entendu qu'au peuple fat,
Il promet que suivant l'usage,
Il rendra bien doré d'un bon or de ducat,
Ce qu'il leur ôte de plumage.
Les pigeons dépouillés s'en retournent contents,
Et chacun d'un esprit tranquille,
Attend paisiblement le temps,
Que leur avait marqué cet ouvrier habile.

Le terme vient. Mais savez-vous,
Sitôt qu'il les eut plumé tous,
Ce que fit l'oiseau de rapine
De la dépouille de ces sots ?
Rendu tout-à-coup riche, il fit de bons ballots,
Et prit la fuite à la sourdine.
Du départ imprévu, les pigeons avertis,
Pour apposer scellé courent au commissaire,
De tout ce qui restait deux huissiers sont nantis.
Les pauvres idiots pouvaient-ils plus mal faire ?
Tandis que le banqueroutier
Dans un asile sûr fait de l'huître gogaille,
Il se rit du sot créancier,
Et ne lui laisse qu'une écaille.
Encor Dame Justice à la fin fait si bien,
Que de l'écaille même il ne lui reste rien.
C'est par cette coupable route,
Que comme l'épervier nous voyons tous les jours,
Un fripon de la banqueroute,
Se préparer de loin l'infidèle secours.

LI	De la mouche et de la marmite	03	LXXVI	De la pie héritière du ramier	28
LII	Du renard et du léopard	04	LXXVII	Des deux écrevisses	29
LIII	Du bûcheron et de la forêt	05	LXXVIII	Du pitaud et du bouquin	30
LIV	Du bûcheron et de Mercure	06	LXXIX	De la montagne qui accouche	31
LV	Du lion et de la grenouille	07	LXXX	Du sanglier pris dans le buisson	32
LVI	Du lion décrépît	08	LXXXI	Du mari et de ses deux femmes	33
LVII	Du lin, des oiseaux et de la pie	09	LXXXII	De la chatte femme	34
LVIII	Du renard et des raisins	10	LXXXIII	Du loup et de la belette	35
LIX	Des lièvres et des grenouilles	11	LXXXIV	Du poulain et du lion	36
LX	Du paysan, du renard et du coq	12	LXXXV	De l'émerillon et de l'oiseleur	37
LXI	De la mouche et de la fourmi	13	LXXXVI	Du chat et du coq	38
LXII	De l'écuyer et du cheval	14	LXXXVII	Du corbeau déplumé	39
LXIII	Du singe et du renard	15	LXXXVIII	Du renard et du loup	40
LXIV	De la guenon et de son marmot	16	LXXXIX	Du baudet et du petit chien	41
LXV	Du paysan et de l'esculape	17	XC	Du miroir	42
LXVI	Du pêcheur et du petit poisson	18	XCI	Du chêne et du roseau	43
LXVII	Du renard et du corbeau	19	XCII	Du loup et de l'agneau	44
LXVIII	Du renard et du vautour	20	XCIII	Du bœuf et de la grenouille	45
LXIX	Du vautour procureur	21	XCIV	De l'âne et de la peau de lion	46
LXX	Du serrurier et de la couleuvre	22	XCV	Du daim et du rhinocéros	47
LXXI	Du cerf qui loue ses cornes	23	XCVI	Du vautour, du rat et de la grenouille	48
LXXII	De l'âne mécontent de son état	24	XCVII	Du loup et de la tête de bois	49
LXXIII	Du chien et de l'ombre	25	XCVIII	Du léopard et des taureaux	50
LXXIV	Du singe habillé	26	XCIX	Du coq et du diamant	51
LXXV	Du myrte devenu sapin	27	C	De l'épervier doreur de plumes	52

